

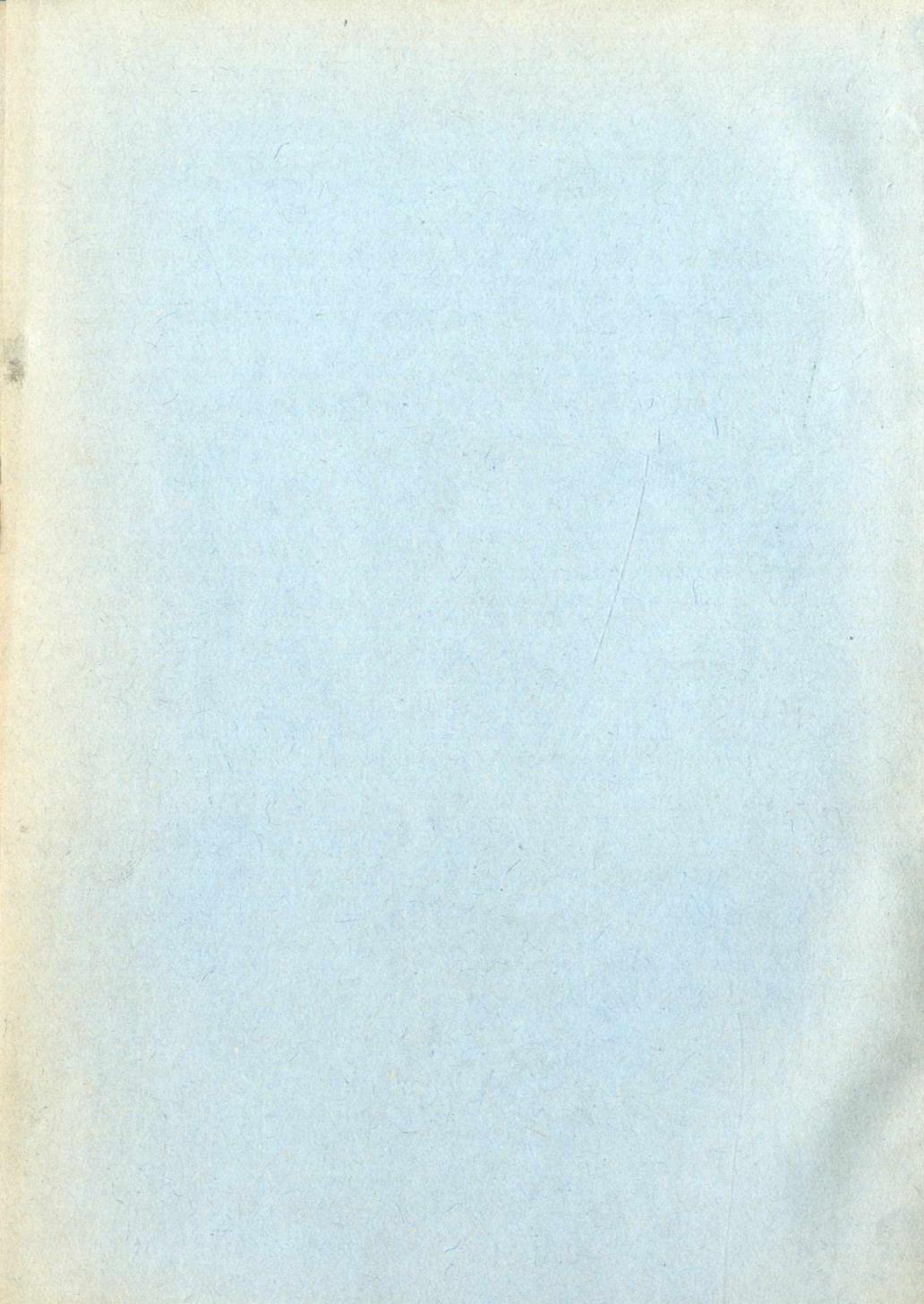
1756

551

ANGELL.

LE
SOLDAT SERBE

ID = 32297487



Луна Ћеловић
БЕОГРАД

Luka Čelović
BEOGRAD

Le Soldat Serbe

Ce livre a été écrit pendant la guerre des Balkans et immédiatement après.

Il est écrit au milieu des soldats, sur des soldats, et pour les jeunes gens qui doivent devenir des soldats.

Il est écrit pour montrer ce qu'un petit peuple rempli de l'esprit de sacrifice peut faire quand il est uni et lutte pour l'idée de patrie.

Il est écrit pour donner aux petits peuples le courage de maintenir leur indépendance nationale, coûte que coûte.

H. ANGELL.

COLONEL H. УНИВЕРСИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА
М. Бр. 45555

УНИВ. БИБЛИОТЕКА

И. Бр. **Le Soldat Serbe**

TRADUIT DU NORVÉGIEN

AVEC AVANT-PROPOS

par

JACQUES DE COUSSANGE

Lettre-Préface de M. Milenko R. Vesnitch

Ministre de Serbie en France,
Correspondant de l'Institut.



PARIS

LIBRAIRIE DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Chère Madame,

Depuis le mois de novembre, où j'ai lu avec grand intérêt dans Le Correspondant, un extrait du livre du colonel Angell, j'ai attendu avec impatience sa publication en français. Vous m'avez obligé le plus aimablement du monde, en me réservant le privilège de lire les bonnes feuilles de votre excellente traduction, et je m'empresse de vous en remercier bien cordialement.

Le portrait que le très distingué colonel norvégien fait du soldat serbe, est tellement favorable, pour ne pas dire flatteur, que je me suis demandé en conscience, s'il n'était pas exagéré. Ceci aurait été dangereux pour l'avenir de ma Patrie, surtout dans la situation critique dans laquelle la Serbie se trouve de nos jours.

Ce livre respire pourtant, de la première ligne jusqu'à la dernière, une telle loyauté et une telle franchise, qu'il donne évidemment des impressions attentivement recueillies et consciencieusement scrutées; l'image qui s'en dégage, a toutes les chances d'être tout à fait véridique.

Si je rappelle mes souvenirs, je vois que les conclusions du colonel Angell, sans rien perdre de leur originalité, s'accordent cependant entièrement avec celles de Van Thienhoven, un Hollandais; de Reiss, un Suisse; de F. de Jessen, un Danois; de col. Echagüe, un Espagnol; de Richard Davies, un Américain, — et je ne cite ici que les représentants de pays neutres.

Les exploits de Moïssijé Abram (p. 99-108) sont dans ma pensée le plus beau diplôme pour le soldat serbe et la plus sûre garantie de notre avenir. Comme son nom vous le dit, c'est un israélite pur sang. Son cas n'est point isolé. Tous nos concitoyens juifs ont déployé dans cette guerre le même dévouement et le même patriotisme. Ceci pour la simple raison que la patrie serbe leur est aussi chère qu'à nos frères de race orthodoxes, catholiques, protestants ou même mahométans. C'est que nous sommes le pays classique, non pas seulement de la tolérance, mais de l'égalité religieuse; ce sentiment a existé dans l'âme et dans le cœur de notre peuple, avant d'être inscrit dans notre Constitution; c'est que notre Patrie nous est chère à tous dans la même mesure et pour les mêmes raisons.

Depuis que l'auteur a écrit ses admirables lignes sur Kossovo (p. 135-139), ma nation a passé par la plus terrible épreuve qu'un Peuple ait pu jamais rencontrer dans l'Histoire : la poussée germanique, diamétralement opposée à celle des Turcs de 1389, s'est ruée, soutenue par la trahison bulgare, sur une armée exténuée par trois années de guerre; une telle infortune a paru

si injuste et si monstrueuse à nos soldats que beaucoup, dans leur retraite, ont mieux aimé se tuer que d'abandonner une fois de plus ce glorieux champ de bataille. La Tragédie de 1915 dépasse celle de 1389 aussi bien par l'horreur des procédés de nos ennemis que par la grandeur de nos défenseurs. Et puisque la victoire turque n'a pas pu tuer le cœur et l'esprit de notre Nation, celle des Teutons et des Bulgares sera encore plus impuissante à l'anéantir et à l'empêcher de revivre.

Les cruautés asiatiques avaient inspiré à notre chancre national la prophétie :

*« Les routes soupireront après les Turcs
Mais elles n'en reverront plus ! »*

Notre poète national chantera bientôt :

*Le Drang nach Osten n'est qu'un rêve d'antan,
Les Germains n'y passeront plus !*

Je vous félicite, chère Madame, d'avoir amené ce livre des fiords de la Norvège dans les belles campagnes de la noble France où il sera plus facilement rencontré et lu, non seulement par vos compatriotes, mais aussi par tous ceux qui lisent la langue de Racine et de Lamartine. Les soldats français qui luttent en ce moment-ci sur le front de Salonique, côte à côte avec nos valeureux alliés anglais et avec mes frères, vous en sauront gré, eux aussi, puisque vous leur rendrez leur tâche plus facilement supportable, en leur apprenant, avec l'aide du colonel Angell pour qui ils

combattent. Pour vous, comme pour lui, ceci sera la plus précieuse récompense, à laquelle la reconnaissance serbe ajoutera nos sentiments de profonde et respectueuse gratitude.

Mil. R. VESNITCH.

AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR.

Ce petit livre, consacré à l'armée serbe, est l'œuvre d'un officier supérieur norvégien, ami fervent de la Serbie et de la France. Nous avons tenu à le traduire et à le faire connaître parce qu'il nous a paru bon pour notre cause, comme il l'est pour celle de nos héroïques alliés. L'auteur, qui l'avait écrit avant la guerre actuelle, le publiait en Norvège peu après qu'elle eût éclaté, sous ce titre : Quand un petit peuple combat pour sa vie. Récits militaires serbes. Le titre et le livre peuvent sembler prophétiques. Ces simples récits, composés sur des impressions et des souvenirs des deux dernières guerres balkaniques, sont encore plus vrais aujourd'hui. Ils montrent, chez les Serbes, toutes les vertus admirables de patriotisme, de vaillance et d'endurance dont ils ont fait preuve au cours de cette guerre, dans leurs suc-

cès et dans leurs revers, dans leur longue résistance, leur affreuse retraite et leur douloureux exode hors de leur pays. Le colonel Angell ne prévoyait pas une situation aussi tragique quand il écrivait, il y a deux ans, du peuple serbe : « Il peut être vaincu une fois, deux fois, il peut plier devant une puissance supérieure, mais il ne peut être rayé du rang des nations, car il a en lui-même la force qui ne meurt pas et qui, telle qu'une source vive, ne tarit point. »

A l'heure où l'armée serbe, reconstituée après ses terribles épreuves, est prête pour de nouveaux combats, on lira avec plus d'intérêt le témoignage des sentiments qu'elle inspire au colonel Angell. Et il est frappant de relever aujourd'hui la manière dont il exprime sa foi ardente dans l'avenir et dans les destinées de la nation serbe. Quand il a vécu en Serbie, il n'a pas seulement étudié l'armée, mais il a cherché à comprendre le peuple, son caractère et ses aspirations. C'est un observateur pénétrant ; le souci qu'il a de la défense de son propre pays, de l'éducation morale et patriotique des jeunes générations norvégiennes, l'a rendu particulièrement attentif à tout ce qui fait la force de cette nation pauvre comme la sienne et qui, de même aussi,

n'était que depuis peu en possession de sa pleine indépendance.

Il y a plus d'une analogie entre les deux races, également vigoureuses et énergiques, qui s'appuient toutes deux sur le fonds solide de leur organisation paysanne. Il est très remarquable que peu de pays aient manifesté pour la Serbie des sympathies aussi franches que la Norvège. Ces sympathies qui s'étaient affirmées par des missions diverses pendant et après les deux guerres balkaniques, aucun autre pays neutre, croyons-nous, ne les a montrées aussi ouvertement dans celle-ci. Le colonel Angell est, à l'égard des Serbes, chaleureux entre tous ses compatriotes. Il les admire pour eux-mêmes et pour l'exemple qu'ils ont donné aux petites nations qui doivent songer à se défendre.

Le colonel Angell, soldat dans l'âme, est un des meilleurs instructeurs de l'armée norvégienne ; c'est un éducateur qui ne sépare pas la formation de métier et la formation morale. C'est un écrivain militaire distingué qui, par ses études et ses voyages, connaît presque toutes les armées de l'Europe, particulièrement bien l'armée française. Il a gardé le souvenir le plus agréable d'un hiver passé au milieu d'elle quand, avec d'autres officiers de son pays, il

fut chargé d'organiser l'enseignement du ski pour nos troupes de montagne (1). Ce sport national de la Norvège, qu'il a appris à nos fantassins, il l'a appris aussi au roi Pierre. Ses relations avec la Serbie datent de loin; il y a fait des séjours pendant les guerres de 1912-1913 et immédiatement après. Les Serbes ont entièrement conquis son cœur. On devine avec quelle émotion il a suivi de loin les vicissitudes héroïques de leurs victoires et de leur calvaire; ce fut pour lui une douleur amère de n'avoir pas combattu avec eux.

On aimera ces pages brèves et directes comme un commandement militaire dont nous avons cherché à conserver le tour simple, le caractère dénué d'artifice. Il y retrace des scènes qui se sont passées devant lui ou que lui ont rapportées des témoins fidèles. La figure du roi Pierre, qu'il a souvent approché, apparaît discrètement; celle de M. Pachitch est esquissée en quelques traits rapides quand il annonce la prise d'Uskub à un prince de la famille royale et qu'il est acclamé par la foule. Les relations de l'officier et du soldat occupent beaucoup le colonel Angell. Il cite maints

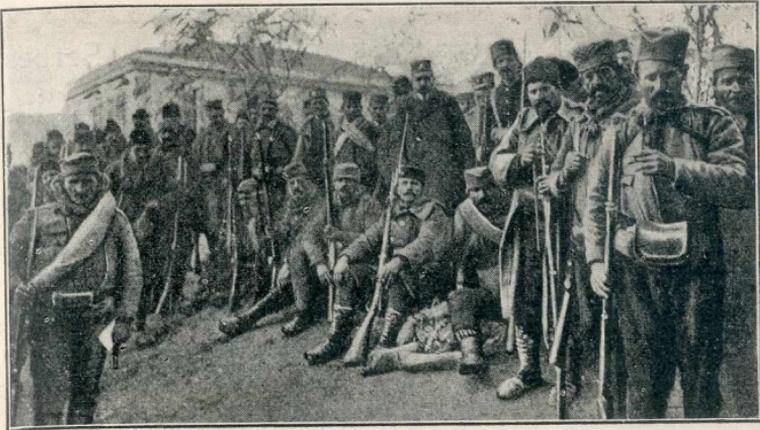
(1) En 1903, au 159^e de ligne à Briançon.

exemples du dévouement des officiers à leurs hommes et de la confiance absolue de ceux-ci envers leurs chefs. Aussi que ne pouvait-on demander à ces fantassins et à ces cavaliers? Des marches dans la neige, sous le soleil, sans pain et, après de pareils efforts, des combats de plusieurs jours. Autour de cela, comme un fond sur lequel se détachent les héros, il y a le peuple, les ouvriers, les marchands, les paysans, les femmes qui envoient leurs fils à la guerre en leur ordonnant de ne pas revenir s'ils ne sont pas vainqueurs. Des histoires touchantes se mêlent parfois au récit des actions inspirées par ce mâle courage, comme celle de la pomme serbe que caresse un soldat mourant. La maison serbe et l'école, où l'on a entretenu le souvenir des ïounaks, les héros, ont formé ces combattants dignes de ceux qui les ont précédés. Le Serbe n'a jamais oublié sa gloire lointaine, ni les défaites qui ont amené la perte de son indépendance. Un des plus beaux tableaux que renferme ce livre est celui où l'on voit un régiment serbe en 1912, après la victoire de Koumanovo sur les Turcs, traverser la plaine de Kossovo, le lieu même où le tsar Lazare fut vaincu par eux au XIV^e siècle et où commença la sujétion

de la Serbie. L'émotion profonde et sincère des soldats est décrite d'une façon si naturelle que rien, peut-être, ne fait mieux comprendre la force et la grandeur du patriotisme historique serbe.

A regarder les Serbes, après avoir fréquenté beaucoup d'autres soldats, le colonel Angell s'est convaincu davantage que, dans la guerre, c'est la volonté de vaincre qui assure la victoire finale. Une pareille idée, qui est l'âme de son livre, est bien faite pour renforcer encore notre espoir le plus ferme, en dehors de toutes les raisons que nous avons de croire à notre propre succès, de croire à la renaissance et à la grandeur future de la Serbie. Dans les souffrances et dans la dispersion, les Serbes ne doutent point de la délivrance, du retour et du triomphe; cette pensée même est le gage de leur résurrection. Ce peuple peut être vaincu une fois, deux fois, plusieurs fois, comme le dit le colonel Angell; il ne peut périr, parce que la volonté de sacrifice est chez lui sans limite, parce que c'est cette volonté d'abnégation, parce que c'est le moral d'un peuple qui le rend immortel.

Jacques de COUSSANGE.



Les soldats serbes.

PLUS je les vis de près, plus j'appris à les connaître, plus je m'attachai à ces calmes et modestes soldats vêtus de gris. Ils n'étaient pas très élégants quand on les voyait arriver, se dandinant dans leurs habits mal faits, poussiéreux et tachés de la boue des grands chemins, usés et déchirés dans des combats au soleil, sous la pluie et sous la neige, après tant de nuits passées sur la terre nue. A vrai dire, je n'ai presque jamais vu de soldats de moins belle apparence.

Et jamais on n'a calomnié personne autant que les soldats serbes. J'ai lu dans des journaux que,

de tous les soldats des Balkans, les Serbes étaient les pires; les Turcs étaient courageux, invincibles; les Bulgares pouvaient devenir des soldats, mais les *Serbes* étaient incapables de regarder les Turcs en face; ils prendraient la fuite aussitôt que se montreraient les bataillons turcs. Ce que disaient les journaux allemands, en particulier les journaux allemands d'Autriche, était encore plus fort. Ce n'était généralement qu'une suite d'injures.

Mais après avoir suivi le peuple serbe dans sa guerre contre les Turcs, après avoir vécu avec les soldats serbes pendant et après la guerre, j'en suis venu, comme d'autres, à cette opinion, qu'on a fait aux Serbes grand tort. Nous avons vu un peuple calme, maître de lui, patriote; nous avons découvert les meilleurs soldats du monde, courageux, obéissants, sobres, endurants, donnant volontiers leur vie pour leur pays, pour leurs frères, pour la grande idée nationale.

Je n'ai pu faire autrement que de les aimer.

Et il en a été de même de tous mes compatriotes qui ont été en Serbie pendant la guerre de 1912-1913 ou depuis ce temps. C'étaient des médecins et des infirmières de la Croix-Rouge, des officiers

en voyage d'étude, des correspondants de guerre. Nous étions tous arrivés avec peu d'estime pour eux, nous nous en retournâmes remplis d'admiration.

C'est un petit peuple qui, pressé et opprimé par de puissants voisins, s'est enfin soulevé, a combattu pour sa vie, a appelé sous les drapeaux tous les hommes en état de porter les armes et s'est jeté avec une telle impétuosité sur ses ennemis héréditaires, les Turcs, qu'ils furent repoussés, balayés; les Serbes marchèrent de victoire en victoire; ils délivrèrent la Macédoine d'un joug qui avait duré cinq cents ans; ils gagnèrent une grande bataille à Koumanovo, ils remportèrent la victoire la plus chèrement disputée à Monastir, ils entrèrent les premiers à Salonique, ils canonnèrent Andrinople et l'assaillirent, ils s'emparèrent de l'Albanie en un tour de main, ils prirent part au siège de Scutari, ils firent encore campagne contre les Bulgares et les vainquirent dans une des plus grandes batailles de l'histoire, à Bregalnitzza. Ils combattirent dans les vallées brûlantes de la Macédoine, ils campèrent dans la neige devant Andrinople, ils souffrirent de la faim en Albanie, et beaucoup d'entre eux étaient atteints du choléra

quand ils exécutèrent cette marche splendide qui leur assura la victoire dans la guerre contre les Bulgares.

Rempli de la plus profonde admiration, je lève mon chapeau en leur honneur.

Je dédie ces pages à mes camarades serbes qui ont été tués sur le champ de bataille comme un témoignage de mon dévouement et de ma reconnaissance.

H. ANGELL.

Christiania, Juillet 1914.





Seulement simple soldat.

Abnégation, esprit de sacrifice des Serbes.

C'est le roi de Serbie lui-même qui parle de ses soldats.

Je me permis, après la guerre de 1913, de demander au roi quelles étaient les qualités de ses soldats qu'il prisait le plus haut.

Il répondit : leur abnégation, leur esprit de sacrifice. Ces vertus se manifestent souvent de la façon la plus étonnante. J'en ai vu tant d'exemples, en haut comme en bas ! Je me rappelle en particulier un fait qui montre le dévouement des soldats à leurs officiers. Ils donneraient volontiers leur vie pour eux. Ils feraient tout pour leurs chefs. Le soldat dit : Ma vie n'a pas autant de valeur que celle d'un officier ; je ne suis qu'un simple soldat.

Je crois que la meilleure preuve de ce que j'avance ici a été donnée pendant la dernière guerre.

Un soldat qui avait été grièvement blessé à Bregalnitz se trouvait dans un hôpital de Belgrade. Il avait été atteint par plusieurs balles et par-dessus le marché il avait reçu un coup de baïonnette. Il guérissait avec l'espérance d'être bientôt sur ses jambes.

Un jour, on raconta dans la salle où il était couché qu'un capitaine d'artillerie, grièvement blessé aussi, avait été apporté à l'hôpital. Un éclat d'obus lui avait emporté un grand morceau de la poitrine. Pour que la blessure pût se fermer, il fallait greffer à cet endroit un morceau de la peau d'une autre créature humaine. Le soldat blessé appela l'infirmière et lui dit :

« — Sœur, le capitaine peut prendre sur moi ce dont il a besoin ; coupez le morceau et enlevez-le. »

Il croyait qu'à la lettre on devait couper le morceau de chair qui manquait au capitaine et le poser sur sa poitrine.

« — Mais, toi-même, tu es blessé, dit l'infirmière. Cela peut te coûter la vie.

« — Sœur, répondit le soldat, je ne suis qu'un simple soldat et il est capitaine, capitaine d'artillerie. Sa vie est plus utile à la Serbie que la mienne. Ce que je lui donne, je le donne à mon pays. »

On prit sur son corps le morceau de peau et tout alla bien pour l'officier et pour le soldat. Mais le roi vint à savoir ce que le soldat avait dit et fait ; il fut récompensé comme ne l'avait jamais été aucun autre soldat ; il reçut la croix de Kara-Georges et mille francs ; il était devenu chevalier.

Le ministre de la Guerre fit annoncer à toute l'armée que le soldat de la 2^e compagnie, du 4^e bataillon du 5^e régiment, division Drinska, blessé à Bregalnitzza de cinq balles et d'un coup de baïonnette, avait été fait chevalier. En dépit de sa blessure, il avait de plein gré offert sa vie pour un officier d'un autre corps, le capitaine

d'artillerie Radivoï Radossavlevitch en disant :
« Prenez sur mon propre corps ce qu'il faut pour
sauver la vie du capitaine. »

Ceci fut consigné dans l'ordre du jour de l'armée
du 30 juillet 1913 et lu au front à tous les régi-
ments serbes.

Et c'est le plus grand honneur qui soit jamais
advenu à un soldat serbe.

Il avait une femme et un enfant, un vieux père
et une mère. Ils pleurèrent de joie quand ils appri-
rent ce qui était arrivé à Miloïé Nikolitch de Leo-
viza. Il était un *Āounak*, un héros connu et estimé
de la nation.

Miloïé avait reçu sa blessure sur la hauteur
célèbre appelée « la cote 650 ». J'y étais, il n'y a
pas longtemps. Le commandant du 5^e régiment de
la division Drinska, le colonel Radovanitch,
m'accompagnait et me montra le champ de ba-
taille. Il arriva qu'on parla du soldat. Le colonel
me dit :

« Miloïé a dû recevoir ses balles dans cette tran-
chée, à cet endroit-ci son coup de baïonnette. »

Nous suivîmes l'arête de la hauteur et arri-
vâmes au « sommet du capitaine Manditch ».

« Nous l'avons baptisé ainsi, me dit le colonel,

parce que là est tombé un de mes meilleurs capitaines qui portait ce nom ; avec lui ont été tués la plupart des hommes de sa compagnie. Ce combat est aussi une preuve frappante du dévouement de nos soldats pour leurs officiers. Les Bulgares



avaient, au moyen d'une attaque de nuit, le 30 juin, repoussé mes avant-postes jusqu'au pied de cette hauteur. Lorsque le jour se leva, la position était critique ; nous avions devant nous deux régiments et quatre batteries. Il s'agissait de tenir jusqu'à l'arrivée de renforts. Les Bulgares voulaient évidemment tenter de percer nos lignes. Je dis au capitaine Manditch :

« — Il faut que tu restes là, pas un pas en arrière. C'est compris? »

« — Bien, mon colonel. »

Ce fut le dernier mot que j'entendis de sa bouche.



Les Bulgares balayèrent d'obus à balles cette hauteur et la pente jusqu'à la maison de garde turque où la compagnie avait pris position et, trois fois, ils attaquèrent à la baïonnette. Chaque fois nous les repoussâmes. Ce fut chaud surtout en haut, là où se trouvait le capitaine. Quand le jour descendit, les Bulgares montèrent à l'assaut pour la quatrième fois et ils devinrent maîtres du sommet. Le capitaine fut alors mortellement

blessé. Mais ses hommes ne voulurent pas l'abandonner; ils savaient peut-être aussi ce qu'il m'avait promis; ils tombèrent tous autour de lui. Le lendemain, nous attaquâmes la position et la reprîmes. Nous trouvâmes le corps du capi-



taine Manditch; de sa compagnie qui comptait deux cent cinquante hommes, il en survécut cinquante-six, presque tous blessés. Ceux qui étaient en haut furent tués. »

Plusieurs mois après la bataille, il y avait encore toute espèce de lambeaux d'uniformes répandus sur le sol, des cartouches, des obus, des débris. Le capitaine adjudant-major qui nous accompagnait, me donna une longue corde mince qu'il

avait trouvée dans une tranchée : « Voilà un souvenir à emporter en Norvège ! » C'était la corde d'une grenade à main.

C'est tout ce qui reste des grenades à main. Si l'on en aperçoit beaucoup, on peut être sûr qu'en cet endroit le combat a été dur.

Quelques jours après je rencontrai à Belgrade mon compatriote, le docteur Gran. Il avait donné ses soins dans un hôpital pendant la guerre. Il me dit : « J'ai conçu la plus grande admiration pour le soldat serbe et pour son patriotisme. Il ne se plaint jamais ; on ne l'entend pas gémir ; il supporte tout avec une patience sans limites.

Je n'oublierai jamais un pauvre phtisique que j'ai soigné. Il m'a fait la plus profonde impression. Ce n'était qu'un simple soldat, mais pourtant c'était un héros. Il n'avait pas longtemps à vivre. On n'aurait jamais dû lui permettre d'aller à la guerre. Je lui demandai : « Mais n'avez-vous donc pas vu le médecin ? »

« Non, répondit-il, je n'osai pas. Je savais qu'il ne m'aurait jamais autorisé à partir. A présent je me suis battu contre les Turcs et contre les Bulgares, j'ai fait ce que j'ai pu... Je voulais y être, docteur. »

Il mourut quinze jours après, heureux comme les soldats qui meurent. Il avait fait son devoir.

Pendant la guerre turque, je rencontrai en Macédoine le médecin norvégien Eivind Platou. Je voulus savoir quelle était son opinion sur le soldat serbe.

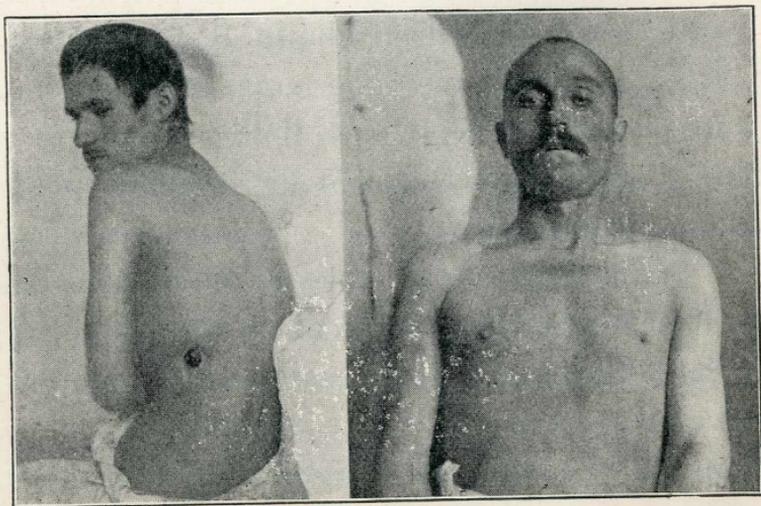
« Je l'aime, dit-il, je l'admire. Il supporte les plus grandes souffrances sans grogner; il est toujours plein de bonne volonté, il ne se plaint pas; il me demandait seulement de le guérir pour aller se battre encore.

« Parmi les nombreux blessés que j'ai eus en traitement, il n'est arrivé qu'une seule fois qu'un soldat ait gémi. C'était un pauvre jeune homme qui avait reçu une balle dans le mollet; la blessure était très bénigne, mais il avait le système nerveux affaibli. »

Le docteur S. Widerøe écrit au sujet de ses blessés : « La plupart sont des gens forts et courageux. Ils sont bons enfants, gentils, reconnaissants, quelquefois même touchants. »

Une infirmière de la Croix-Rouge, Magda Dyrkorn, a affirmé que « ses malades étaient de nobles gens, parfois de purs héros qui souriaient même dans les circonstances les plus douloureuses ».

Le capitaine Bang, du service sanitaire, m'a donné ainsi ses impressions : « Le peuple serbe est honnête, tranquille, modeste, diligent et extraordinairement sobre. La reconnaissance des soldats serbes blessés à l'égard de leurs infirmières et de



Soldats serbes blessés.

leurs médecins était émouvante. Nous n'avons jamais entendu parmi les sept cents malades que nous avons soignés une plainte ou une critique. Ils étaient tous patients et gentils et en général de bonne humeur. Ils fumaient et ils chantaient leurs chants nationaux en s'accompagnant d'un instrument à une seule corde qu'ils appellent *Guslé*. »

Le docteur Harald Natvig assurait que « l'étoffe du soldat serbe était remarquable, qu'il était courageux, intelligent, que très facile à soigner quand il était blessé, il se montrait à la fois amical et reconnaissant. »

Le médecin de mon régiment, le capitaine H. Scheen, qui avait été successivement au front serbe et dans un hôpital, me disait que pendant ces semaines-là, il avait appris à connaître une armée où chacun, du général au dernier soldat, était animé d'une même pensée, sacrifier tout pour que la patrie redevienne grande et puissante. « Les soldats serbes ne sont pas seulement courageux et dévoués à leurs chefs, ils se distinguent encore par une série de qualités militaires remarquables. Ils sont vigoureux, sobres et toujours de bonne humeur; leur esprit de camaraderie est unique. Enfin, et ce n'est pas la chose la moins admirable, il règne une discipline remarquable parmi eux; je n'ai jamais vu, assurait-il, une mosquée profanée ni une femme turque outragée. Ce n'était pas mauvais, pour une fois, d'avoir à faire à des soldats qui exécutaient aveuglément les ordres donnés quels qu'ils fussent et qui ne laissaient pas paraître le moindre

signe de mécontentement quand le médecin donnait ses prescriptions. Leur conduite était aussi irréprochable en dehors du camp ; je n'ai jamais découvert la moindre trace d'ivrognerie ni été témoin de la moindre rixe parmi les trente mille hommes qui demeurèrent pendant des semaines autour de Koumanovo ».

Ces témoignages, joints à bien d'autres donnés par mes compatriotes qui avaient partagé la vie des soldats serbes, étaient en contradiction avec ce que j'avais entendu tandis que je me rendais en Serbie. On les accusait de tout ce qu'il pouvait y avoir de laid et de méchant ; ils étaient à la fois lâches et cruels ; c'étaient des barbares qui brûlaient les villages, détruisaient les églises, maltraitaient les prisonniers et la population civile.

On ne parlait ainsi que des « simples soldats », il est vrai, mais nous trouvâmes bientôt qu'ils avaient l'esprit élevé et chevaleresque, et qu'ils avaient beaucoup de qualités que d'autres soldats en Europe pouvaient leur envier.

Ce qui donne la victoire à la guerre.

Le moral des soldats.

La femme serbe.

C'EST le moral des soldats qui assure la victoire. Les Japonais l'ont dit après la guerre de Mandchourie; les Serbes le disent maintenant; c'est ce que disent tous ceux qui ont vu la guerre. Mais le moral des soldats dépend de beaucoup de facteurs, de la discipline, de l'esprit de sacrifice, de l'endurance, de la sobriété, et avant tout d'un profond amour de la patrie.

Les soldats serbes ont toutes ces qualités, c'est pourquoi ils ont vaincu dans toutes les batailles, dans tous les engagements, dans la guerre contre les Turcs, dans la guerre contre les Bulgares, dans la campagne d'Albanie...

« Mais qui a donné à nos soldats ces vertus? »

demandait récemment la femme d'un médecin dans un salon de Belgrade. « N'est-ce pas nous, les femmes serbes, nous les mères qui avons formé le moral de nos soldats, qui avons fait qu'ils ont vaincu? »

« C'est nous les femmes qui avons donné la victoire à notre pays, » dit une autre femme.

« N'y a-t-il pas sur le monument de Kara-Georges, reprit une troisième, une mère qui tend son enfant vers le chef, et n'est-ce pas une image de ce que les femmes serbes ont fait pour la liberté de notre pays?]

« N'est-ce pas nous autres femmes qui, pendant les cinq cents années d'esclavage, avons le plus souffert pour notre foi, pour notre nationalité? »

« C'est nous, les femmes serbes, affirma la femme d'un ministre, qui, par nos chants, avons appris à l'enfant l'histoire des Serbes. Ce cœur qui bat pour la cause de la Serbie, les enfants l'ont reçu de leur mère; ils ont à notre sein sucé l'amour de la patrie.

« Qui a appris à nos fils ces splendides chants populaires qui, de génération en génération, ont transmis l'histoire de notre pays et annoncé la

grande lutte soutenue de nos jours? Qui a murmuré les premiers mots de la langue serbe à l'oreille de l'enfant, les a imprimés dans son âme, les mots de cette langue serbe qui ne disparut jamais malgré les Turcs, qui était le seul bien des pauvres, le sceau de notre peuple, notre marque, la propriété commune que tous les Serbes possèdent dans tous les pays, ce qui a fait et fait encore que, quel que puisse être le drapeau qui flotte au-dessus d'eux, turc, hongrois ou autrichien, ils sont Serbes, veulent être Serbes et ne soupirent qu'après le jour de la délivrance où ce chant retentira fort et joyeux sur tout le peuple serbe?

« Pendant cinq cents ans où les Serbes ont vécu en esclavage, depuis la malheureuse bataille de Kossovo jusqu'au jour où la dernière guerre turque nous délivra, nous avons maintenu dans nos fils la pensée qu'un jour nous devons vaincre et que nous vaincrons... qu'ils devaient venger la honte de leurs mères et de leurs sœurs.

« Personne ne savait mieux que nous qu'un jour viendrait le relèvement. Nous avons subi défaite sur défaite, on a ri de notre fidélité. Nous avons vaincu. C'est pourquoi nous sommes si heureuses maintenant, c'est pourquoi nous sourions de nou-

veau à travers les larmes, et pourquoi nous avons pu faire nos sacrifices d'un cœur si courageux. C'est pourquoi nous sommes prêtes à de nouveaux sacrifices. »

« Il en est ainsi de nous toutes, fit une personne qui n'avait pas encore parlé. Nous autres, femmes d'officiers, l'avons senti plus que les autres, car nos maris marchent les premiers, ils sont tués les premiers; c'est parmi nous qu'il y a le plus de veuves. Mais nous avons des fils et nous savons qu'ils ne demandent qu'à suivre la même carrière que leurs pères.

« Avez-vous jamais entendu une femme serbe se plaindre de ce que la guerre lui avait coûté? Ne nous avez-vous pas vues heureuses de ce que la guerre nous donnait?

« Nos femmes de paysans ont les mêmes sentiments, les mêmes pensées que nous. Les Serbes sont un peuple de paysans et nous en sommes fiers. Mon père et ma mère, ou du moins mes grands-parents étaient des paysans. Nos paysannes ont dit, comme nous toutes, aux fils qui partaient : « Ne fais pas honte à ton père ni à ta mère. Le grand jour promis à notre nation est peut-être venu. Souviens-toi que tu es Serbe. »

L'hôte raconta alors quelque chose qu'il avait vu dans son hôpital. « Une paysanne avait trois fils. L'aîné était maître d'école et il partit pour la guerre comme officier de réserve; le second était simple soldat et partit aussi. Le mari était garde-frontière. Il n'y avait donc à la maison que le dernier des fils. Mais il était trop jeune pour être soldat. Il dit donc à sa mère : « Mon père et mes frères sont tous à la guerre, laisse-moi y aller aussi. Je puis bien être utile. » Et la mère répondit : « La Serbie a sur toi plus de droits que moi. Va. Si Dieu le veut, nous nous reverrons avec joie. » Elle lui prépara son sac, et il alla à Belgrade. On ne put l'employer dans l'armée, il n'avait pas été soldat. Mais mon beau-frère, un capitaine de réserve, le prit pour ordonnance. Il économisa ainsi un soldat instruit.

« L'enfant assista aux batailles de Koumanovo et de Prilep. Mais là, le capitaine fut blessé. Il fut transporté à l'hôpital de Belgrade, toujours accompagné de son ordonnance.

« Le capitaine lui dit un jour : « Bogdan, ne veux-tu pas aller chez toi pour voir ta mère? Voilà un laissez-passer. »

« Le jeune homme fut bien content et partit sur-

le-champ. Le soir, il arriva près de sa mère qu'il trouva assise devant son feu préparant son repas du soir. Elle ne l'entendit pas venir.

« — Mère, c'est moi, Bogdan, » cria le fils.

« Elle tressaillit, se dressa et le regarda fixement.

« Le capitaine demanda plus tard à son ordonnance :

« — Qu'a dit ta mère quand tu es arrivé? N'a-t-elle pas été contente? »

« L'enfant répondit : « Mère a eu peur. Elle ne voulait pas me souhaiter la bienvenue. Elle croyait que j'étais venu en me cachant. Elle me dit : « Bogdan! Comment es-tu là? Est-ce que la guerre est finie? Comment ton père et tes frères ne sont-ils pas revenus? » Je lui répondis : « Mère, ne sois pas anxieuse, vois le laissez-passer. Je n'ai rien fait de mal. » Alors elle ouvrit les bras et me serra contre elle. « Dieu soit loué! » s'exclama-t-elle. »

« Il y avait un soldat blessé, commença à son tour l'hôtesse. Il conservait près de lui une petite chandelle de cire, il voulait l'avoir à son chevet. Il la regardait souvent. Je lui demandai un jour : « Qu'est-ce que c'est que cette chandelle? C'est de ces cierges qu'on allume quand quelqu'un

meurt et je suppose que tu ne veux pas si vite nous abandonner? » Il répondit en souriant : « Mère m'a donné cette chandelle quand je suis parti pour la guerre. » Lorsqu'il fut presque guéri et sur le point de rejoindre l'armée, il me raconta ceci : « Quand on annonça la mobilisation, ma mère nous fit notre sac, à moi et à mon frère. Elle y mit un morceau de gâteau béni et puis une petite chandelle. « Que ferons-nous de ces chandelles à la guerre? » demandâmes-nous. « Ah! un soir, il pourra faire nuit, répondit-elle, et l'un pourra allumer la chandelle de l'autre. Et si la lumière brille, je sais que vous penserez à moi. » Nous comprîmes ce qu'elle voulait dire; nous l'embrassâmes et reçûmes sa bénédiction. Mon frère a été tué à Koumanovo. Nous étions dans la même compagnie. La nuit, je trouvai son corps. Avant de mourir, il avait pris la chandelle qu'il tenait à la main, mais il n'avait pas pu l'allumer. Je l'allumai. Le désir de notre mère avait été satisfait, sa chandelle avait servi. »

Une vieille dame fit alors cette réflexion : « On dit de nous autres Serbes que nous ne sommes pas très religieux; c'est un défaut, en effet; cependant, nous n'avons jamais oublié de prier. Quand

il y a la guerre, même ceux qui ne sont pas croyants se mettent à genoux : tous les soirs nous prions ensemble, père, mère et enfants, et notre prière se termine toujours ainsi : « Seigneur, toi qui décides du sort des peuples, fais que nous puissions délivrer nos frères serbes ! »

« Qui a maintenu la foi dans notre peuple ? Qui a appris aux enfants à prier pour leur patrie ? Nous, les mères. Qui a le plus souffert dans les années d'épreuves ? Nous, les femmes. Les hommes peuvent se battre, nous, les femmes, ne pouvons que souffrir, travailler, prier, entretenir dans les âmes la flamme sacrée, la flamme de la sainte vengeance, de la réparation de l'injustice, le charbon ardent qui réchauffe les tièdes et les froids. Ne croyez-vous pas que les prières ardentes de milliers de femmes qui, chaque matin et chaque soir, ont pleuré des larmes de sang pour leur patrie, n'aient pas aussi conduit le peuple à la victoire ? »



L'incorporation. — La dégradation.

QUAND le jeune Serbe est entré dans l'armée et qu'il a revêtu l'uniforme, il reçoit la bénédiction comme défenseur de la patrie. Tout le régiment est présent, les quatre bataillons formant un carré. Au milieu se tiennent les recrues; devant elles se dresse un autel improvisé. Là se trouve le pope couvert d'ornements dorés; il y a aussi le

Hodja, le prêtre mahométan, avec son turban blanc, et le rabbin dans sa robe longue.

La musique joue et on apporte le drapeau. Il est le symbole de l'unité du pays, de la communauté que forme le régiment; on le place à côté de l'autel.

Un des ecclésiastiques fait un discours aux recrues; il parle de la sainteté du serment et des devoirs des soldats. On appelle chaque recrue par son nom; elle s'avance et jure sur la Bible, le Coran ou le Talmud, d'être fidèle à sa patrie et à ses lois, d'être comme soldat obéissant jusqu'à la mort. Puis elle s'approche du drapeau et le baise.

Dès lors, cet homme est un soldat serbe; on lui donne des armes et il entre dans les rangs auprès de ses camarades. Il reçoit des compliments et c'est un jour de fête.

Mais un soldat serbe peut aussi être rayé du régiment si on a reconnu qu'il était indigne de porter les armes.

Je demandai un jour à un chef de bataillon des nouvelles divisions macédoniennes, s'il se rappelait avoir vu une « dégradation ».

« Je n'en ai vu qu'une fois, répondit-il, et

j'espère bien n'en jamais revoir. C'était un vilain individu. Il s'était enfui de son régiment et avait jeté ses armes. On le condamna à quatre ans de travaux forcés et à être dégradé. Pour cette circonstance, on rassemble tous les soldats, mais ils ne prennent pas le rang. Il n'y a pas de musique; on entend à peine les commandements. Il règne un silence de mort. On amène le prisonnier au milieu des bataillons devant le colonel et le capitaine. Le lieutenant aide de camp lit la condamnation; avec son couteau, il coupe sur l'épaule du déserteur le numéro du régiment. On lui enfonce jusqu'aux yeux son képi sans cocarde et on l'em-mène. Il ne sera jamais plus soldat, ni dans la réserve, ni dans la territoriale. C'est un homme à qui l'on ne peut se fier. »

Le lieutenant aide de camp d'un régiment de Velès, dans la Macédoine méridionale, m'a raconté qu'une dégradation avait eu lieu dans son régiment pendant la guerre même. C'était au moment de la marche sur Prilep, après la bataille de Koumanovo. Il s'agissait de poursuivre les Turcs avec la plus grande rapidité possible; les minutes étaient précieuses. Un soldat se coucha, disant qu'il n'en pouvait plus; mais il fit plus; il ajouta qu'à pré-

sent les soldats avaient assez marché; il avait critiqué et laissé échapper certaines réflexions contraires à la discipline. On l'arrêta; il ne vint pas à Prilep, il ne prit pas part à la bataille de Monastir. On le jugea et il fut condamné à huit ans de travaux forcés et à la dégradation.

« Qu'on vous enlève vos armes pendant la guerre, poursuivit-il, c'est une honte terrible pour un soldat, une honte pour son régiment, pour son village. Le 6^e régiment est celui qui, dans l'armée, a soutenu les plus durs combats, qui a souffert les plus grandes pertes.... et qui a eu cette honte. »

« — Le soldat a-t-il pleuré? » demandai-je.

« — Un homme qui trahit son pays et ses camarades, ne peut pas pleurer, » répondit le lieutenant.

« Il aurait mieux valu qu'il fût tué sur place, continua-t-il. C'est arrivé à la bataille de Chtip, dans la guerre des Bulgares. Il y avait un soldat qui se blessa lui-même à la main et qui voulut alors se faire soigner à l'ambulance. Mais le capitaine s'aperçut que sa main était noire et le soldat, se voyant découvert, avoua. Alors le capitaine le

conduisit devant les tranchées, et, en présence de sa compagnie, sous le feu des Bulgares, il le tua comme un chien. »



La pomme serbe.

C'EST seulement là une petite histoire à propos d'une pomme et d'un pauvre soldat mourant. Je l'ai transcrite ici pour tous ceux qui se plaisent à raconter à la jeunesse que la patrie est une « idée antique », pour tous ceux qui veulent nous enlever le sentiment le plus chaleureux, le plus noble, le meilleur, le patriotisme.

Je tiens cette histoire du directeur de la *Politika* de Belgrade qui me l'a racontée un jour que nous déjeunions ensemble et parlions de la guerre. Il avait fait la campagne contre les Turcs et celle contre les Bulgares comme officier de réserve; il avait été blessé deux fois, la première devant Andrinople, la deuxième dans la seconde guerre. Au dessert, on avait posé devant nous des pommes et des oranges. Il avait d'abord choisi une orange,

mais il la remit dans le plat et prit une pomme, en disant :

« Je vais vous raconter ce que j'ai vu de plus beau pendant toute la guerre.

« J'ai été témoin des actes du plus grand dévouement, d'actes d'oubli de soi-même et de courage. Néanmoins rien n'a fait sur moi autant d'impression que ce que j'ai vu la dernière fois que, blessé, je me suis trouvé à l'hôpital de Belgrade.

« C'était après la bataille de Bregalnitzza et j'étais couché dans une salle. Un jour, arrivèrent deux cent cinquante nouveaux blessés par le chemin de fer de Salonique : c'étaient nos malheureux camarades qui avaient fait l'expédition d'Albanie et qui avaient enduré de terribles souffrances, d'abord, tandis qu'ils avançaient en combattant les Albanais si cruels, ensuite à Durazzo où ils avaient été atteints par de terribles maladies. Les blessés et les malades avaient été transportés avec beaucoup de peine sur un bâtiment, puis, après un long voyage, ils étaient arrivés à Salonique et enfin, après un transport en chemin de fer qui avait duré plusieurs jours, ils avaient été débarqués à Belgrade. Quelques-uns étaient morts en route,

d'autres étaient mourants. Dans le lit qui se trouvait près du mien, on apporta un soldat tout à fait jeune qui n'avait que peu de temps à vivre. Son visage était gris, et lui-même était si faible que les médecins trouvèrent inutile de le tourmenter par un autre examen. Il n'y avait qu'à souhaiter que sa dernière heure fût aussi douce que possible. Quelques médecins anglais et allemands passèrent, suivis de la femme du médecin en chef, M^{me} Sondermayer, qui servait d'interprète. Une jeune infirmière les accompagnait tenant une corbeille de pommes et d'oranges. Elle s'approcha du blessé et lui tendit une orange ; il secoua la tête et tendit ses mains décharnées comme pour repousser ce qu'elle lui offrait. Mais ses yeux s'attachaient à ceux de l'infirmière comme pour lui demander quelque chose, puis s'arrêtaient de nouveau sur la corbeille. Alors elle prit une pomme, une de ces belles pommes, rouge et jaune, comme le sont nos magnifiques pommes serbes. Elle la posa sur son lit. Le soldat la saisit avec un contentement visible, la pressa contre sa poitrine, la baisa, la mit devant lui, la bénit, en faisant sur elle le signe de la croix. Et ses doigts décharnés caressaient la pomme comme ils eussent

caressé la joue d'un enfant, et cela à plusieurs reprises, inlassablement. Les larmes coulaient sur ses joues amaigries, sillonnées. « Ah! c'est une pomme serbe, serbe, oui, bien serbe », disait-il si bas qu'à peine pouvait-on l'entendre. Un sourire passa sur ses lèvres et ses yeux cherchèrent de nouveau ceux de l'infirmière comme s'il lui adressait un remerciement du plus profond de son âme. « Fala, fala! merci, merci »!

« Les médecins anglais et allemands demandèrent à M^{me} Sondermayer ce qu'il avait dit. Mais elle ne put répondre. Elle qui, pendant plusieurs mois, avait vécu entre les blessés, qui avait vu beaucoup de choses touchantes, elle était trop émue pour parler. Les larmes couvraient son visage; enfin, elle murmura :

« — Il dit seulement que c'est une pomme serbe. »

« Les médecins se regardèrent, saluèrent cette femme serbe et s'éloignèrent.

« Deux jours, après le blessé mourut. Il avait gardé la pomme entre ses mains et il s'en alla avec un sourire. »

« Le lendemain, je parlai à M^{me} Sondermayer du « soldat à la pomme ». Elle me dit alors : « Personne ne m'a vue pleurer pendant cette guerre,

pas plus lorsque mes deux fils sont partis que lorsque j'ai appris que l'escadron dans lequel se trouvait le plus jeune avait sans doute été entouré par les Bulgares et complètement détruit; je dus ne pas pleurer, mais ce jour-là je n'ai pu m'en empêcher. Le patriotisme de notre peuple me dit que c'est un peuple sain et que nous avons devant nous un grand avenir. Alors j'ai pleuré de joie et de reconnaissance. »

Les socialistes serbes et la guerre.

C'EST n'est pas le hasard qui m'a mis en contact avec les socialistes serbes. J'ai moi-même recherché leur société. J'ai trouvé intéressant de parler avec des hommes qui sont de parfaits socialistes, à la manière européenne, qui ont pris part à deux campagnes, quelquefois à trois, et qui ont fait preuve d'autant de courage que d'intelligence.

Il n'y a pas beaucoup de socialistes en Serbie ; j'ai entendu évaluer leur nombre à deux ou trois mille, dont la moitié environ sont à Belgrade. On peut prévoir que le socialisme n'aura pas une très grande extension, parce que les Serbes sont un peuple de paysans qui tous possèdent leur terre. Il y a une loi, comme au Monténégro, qui empêche qu'à cause d'une dette un homme puisse perdre sa

terre ou la chaumière de ses pères. Quelque mauvaise que soit sa situation, ses créanciers ne peuvent lui prendre ni sa maison, ni sa charrue, ni la terre qui, de l'avis de la commune, lui est nécessaire pour nourrir sa famille; il peut aussi conserver deux bœufs. Il n'y a presque pas de prolétariat en Serbie. Et les dirigeants ont l'œil ouvert et veillent à ce qu'on ne fasse pas de cette population paysanne une population industrielle. Un des hommes politiques les plus avancés de la Serbie, un « vieux radical », autrefois socialiste, a dit une fois : « Heureusement que nous n'avons que deux mines de charbon, pas de chute d'eau, presque pas de fabriques... mais assez de terre, et pour longtemps. »

Beaucoup de jeunes socialistes sont des « intellectuels », professeurs, instituteurs, avocats et autres gens qui ont reçu une instruction supérieure. Étant donné que tous ceux qui ont passé par l'Université, par les écoles normales, l'école de commerce ou une école technique étrangère, sont officiers de réserve, à peu d'exception près, on peut juger qu'il y avait un assez grand nombre de socialistes parmi les officiers pendant la grande guerre. Ils remplirent donc leur devoir comme

tous les autres citoyens et quelques-uns se firent remarquer particulièrement.

Je me suis entretenu avec plusieurs d'entre eux, mais je n'ai pas été assez sot pour leur demander s'ils avaient jamais eu la pensée que « c'était criminel et immoral de défendre sa patrie les armes à la main ». Je leur ai seulement demandé comment ils pouvaient accorder avec leur doctrine l'idée d'une guerre offensive contre les Turcs. Les réponses ont pu quelque peu différer, mais en somme, le contenu en était toujours le même : Nous autres socialistes, nous protestons contre la guerre en général, car tous les hommes, les Turcs comme les Bulgares, sont nos frères; ce sont d'antiques préjugés et une situation sociale et politique qui nous a été imposée par les générations précédentes qui nous obligent à avoir des soldats et des douanes à nos frontières. Mais il nous faut accepter les choses telles qu'elles sont et non pas telles qu'elles seront dans l'avenir. La Macédoine a souffert la plus terrible des oppressions; la population a été martyrisée, exterminée au nom du pacifisme, au nom de la paix. C'était une paix cent fois pire que la guerre. La jalousie des grandes puissances, les intérêts des capita-

listes et des rois de la bourse, l'état d'hystérie des soi-disant « amis de la paix », ont empêché d'établir l'ordre; à cause de cela il a fallu la guerre. Nous ne pouvions pendant des années entendre les gémissements de nos compatriotes, de nos frères, rester inactifs avec des phrases retentissantes à la bouche et attendre que tous les cris aient cessé parce qu'il n'y aurait eu plus personne pour crier. C'eût été immoral. Tout homme, tout peuple doit pouvoir se soulever contre l'oppression. Nous, les socialistes, nous avons fait la guerre comme tous les autres Serbes.

« Les ouvriers socialistes, chez nous, me dit un officier de réserve socialiste, ne raisonnent pas tant que cela. Ils sont partis pour la guerre, quelques-uns avec le plus grand enthousiasme. C'est significatif qu'à Krugejevats, où nous avons nos fabriques d'armes, et à Alexinats, où nous avons nos mines de charbon pour les chemins de fer, les ouvriers se sont mutinés quand ils ont appris qu'ils allaient rester dans les mines et dans les fabriques et ne pas aller se battre aux frontières comme leurs camarades. Il n'y avait point d'honneur à demeurer là et à ne pas « risquer sa vie », disaient-ils. Il fallut prendre des mesures

d'ordre sérieuses, et le ministre de la Guerre dut leur envoyer une admonestation pour leur faire comprendre qu'ils devaient être contents de leur sort. »

« De mes douze typographes, me raconta le directeur de la *Politika*, sept furent mobilisés; un a été tué, deux blessés, un troisième a reçu la médaille militaire. Ils étaient tous socialistes, comme la plupart des typographes. »

« — Est-il jamais arrivé en Serbie qu'un socialiste ou n'importe quel autre individu ait refusé de faire son service militaire ou que, lorsque la guerre a éclaté, il ait protesté contre l'obligation de marcher? »

« — Oh! » s'écria le rédacteur, « *mais ça n'arrive jamais!* »

Le rédacteur de *Radnicke Novine*, M. Dimitrijé Tutsakovitch, est un des plus connus parmi les socialistes serbes. Il a autrefois écrit dans le *Vorwärts*, mais, à cause de certaines de ses opinions qui allaient trop loin, il fut expulsé du groupe socialiste allemand. Il prit part à la guerre comme officier de réserve, capitaine, et se distingua

1. En français dans le texte.

de telle sorte qu'on lui donna la médaille militaire en or. Un jour, quelques-uns de ses camarades lui demandèrent en riant : « Eh bien ! Qu'est devenu le socialiste ? » « Je suis officier avant tout, avait-il répondu, et je fais mon devoir comme officier. »

Le professeur au lycée de Belgrade, Nedeljko Divatz, fit aussi la guerre et reçut la médaille militaire en or pour sa bravoure.

Le plus connu des socialistes devenus officiers était Bogdan Eritch. Il était instituteur, et je ne l'ai connu que par le directeur de l'École normale où il avait fait ses études. C'était un idéaliste, un socialiste ardent. Il partit pour la guerre comme lieutenant en second et devint chef de bataillon au 18^e régiment, division Donnavska. Il se distingua dès la première bataille, à Koumanovo. Son chef, le lieutenant Glichitch, fut tué presque en même temps que son frère qui était à la tête du 7^e régiment. Il y eut un moment de désordre. Le commandant, qui comprend mieux la situation que les capitaines, va de compagnie à compagnie sous le feu des Turcs, disant : « Voilà le moment. » On attaque donc les Turcs au centre. Le lieutenant en second devint lieutenant en premier.

A Prilep et à Monastir, il se fit encore remarquer et fut nommé capitaine. Il reçut pour sa bravoure la croix de Kara-Georges, la plus haute distinction. Il fut le seul officier de réserve à qui on la donna. Pendant la guerre des Bulgares, il commandait une compagnie, mais il succomba dans une attaque à la baïonnette à Govedarnik pendant la bataille de Bregalnitz. Il tomba à la tête de ses hommes. Un soldat avait bondi en avant, et lui avait saisi le bras en criant : « Marchons ensemble, mon capitaine ! » Il se retourna et répondit : « Un capitaine doit marcher devant ses hommes. » Puis il avait brandi son sabre et crié : *Napred, Napred, Bratcho!* En avant, en avant, frères ! Il s'était jeté contre une tranchée ; le feu des Bulgares s'était littéralement concentré sur lui et, touché, il était tombé dans leurs rangs. Ses soldats furieux se jetèrent sur les Bulgares qu'ils mirent en fuite.

Les idées des socialistes serbes sur l'armée, sur la défense, sur le militarisme, comme ils disent en employant le mot propre, sont les suivantes : Ils reconnaissent la nécessité d'une armée, mais ils ne veulent pas avoir un service qui dure de dix-huit mois à deux ans. Ils demandaient, en

tout cas avant la guerre, une milice et un service militaire d'un an, quelque chose qui ressemble assez à ce que Jaurès avait proposé, avec une préparation militaire de l'enfant à l'école et une militarisation de toute la nation dès la première jeunesse. Après la guerre, ils ont laissé de côté l'idée des milices. On s'attendait en Serbie, quand j'y ai été pour la dernière fois, à une autre guerre, à une grande guerre; en ce cas, ce serait une folie et une bêtise pour un petit peuple de se reposer sur des milices du soin de se défendre.

L'histoire qu'une Serbe a racontée montre très bien le changement opéré dans les opinions par la guerre des Balkans. C'était la femme d'un médecin; le jour où les troupes rentrèrent à Belgrade après leurs trois campagnes victorieuses, elle se tenait avec quelques médecins suédois sur le balcon du cercle des officiers. De l'autre côté de la rue, devant la porte de sa maison, il y avait un homme qui criait de toute la force de ses poumons : « *Jivela voïska!* » Et les gens autour de lui répétaient en chœur : « *Jivela!* » Les médecins étrangers demandèrent ce qu'il criait : « Vive l'armée », répondit la femme du docteur, et la foule répéta « Vive! » Mais elle observa avec

plus d'attention la figure de l'homme. Il lui semblait avoir entendu cette voix et, en effet, elle se rappela soudain que le 1^{er} mai, avant que la guerre n'éclatât, elle avait vu passer, de ce même balcon, la manifestation socialiste. Il y avait aussi un homme de l'autre côté de la rue, et il criait d'une voix retentissante : « *Dole sa fabrikom oficira!* » « A bas la fabrique d'officiers! » et la foule reprenait « *Dole! A bas.* »

C'était le même homme,

L'éducation nationale des Serbes.

QUAND on entre dans une école serbe, on est frappé de voir combien l'ameublement est simple, même pauvre. Mais dans toutes les communes, il y a des écoles. Toutes les écoles que j'ai visitées, possèdent quelque chose qui fait leur orgueil. C'est un tableau entouré d'une guirlande et de rubans aux couleurs nationales. Sur ce tableau sont écrits ces mots : « Morts pour la patrie », et au-dessous, le nom des élèves qui ont été tués pendant la guerre. Il y a quelquefois, parmi eux, le nom d'un maître d'école ; il a presque toujours été officier. En Serbie, tous les maîtres d'école sont officiers de réserve.

A l'anniversaire des batailles nationales, le maître ne manque jamais de réunir les enfants devant le

tableau et de leur raconter comment tel ou tel des anciens élèves a été tué.

Au mois de janvier, on célèbre la fête de saint Sava. On rassemble à l'école parents et élèves, on chante des hymnes patriotiques, le maître fait une conférence historique sur le peuple serbe, les enfants disent des vers en l'honneur de la patrie. On garnit de fleurs le tableau d'honneur. Cette fête rappelle le « Decoration day » en Amérique, avec les fleurs sur les tombes, les discours des maîtres d'école et le chant des enfants.

Dans toutes les maisons serbes, on a aussi un jour consacré aux souvenirs de famille; c'est le jour de fête patronymique du père. Ses proches, enfants, petits-enfants, frères et sœurs se rassemblent autour de lui. Le pope vient aussi; le pain que la mère a fait pour ce jour-là, est béni; le père le partage entre les personnes présentes, chacun en reçoit un morceau; on le mange ensemble, et ce repas en commun est un signe d'union. Mais auparavant, le pope s'est approché de l'image du saint patron dont on célèbre la fête, au-dessous de laquelle brûle une lampe à huile; il se signe et prend le « tchitulia », livre de famille, dans le cadre de l'image. Il n'y a que le prêtre qui puisse

toucher ce papier ; c'est le trésor le plus précieux de la maison, transmis de génération en génération. Il contient l'histoire de la famille ; on y honore particulièrement ceux qui sont morts pour leur pays, qui ont été blessés, ou qui ont souffert le martyre, soit qu'ils aient été empalés ou mis sur la roue, à cause de leur religion et de leur nationalité. Le prêtre lit l'histoire de la famille, et tous les assistants répètent les noms comme pour les imprimer dans leur mémoire en cas que le précieux papier ne vienne à disparaître.

Les Serbes sont très attachés à leur race ; ils sont très jaloux de l'honneur de leur nom.

Passe-t-on devant une église serbe, on voit près de la porte d'entrée une table de marbre sur laquelle sont inscrits en lettres d'or les mêmes noms que nous avons vus à l'école sur le tableau d'honneur. Quelquefois il y a : « Ils ont donné leur vie pour nous » ou « Heureux sont ceux qui ont donné leur vie pour leurs frères », ou parfois encore ces seuls mots « Pour la Serbie ».

En 1912, quelques mois avant la guerre, l'église des Karageorgevitch fut consacrée à Topola, un village près de Kragouyévatz. C'est le roi qui l'avait élevée en l'honneur de son grand-père, le héros de

la liberté; elle est tout en marbre. Si l'on y était entré dans le courant de l'année dernière, on aurait aperçu une masse d'ouvriers occupés à graver des noms, ceux des milliers de Serbes qui ont été tués dans le grand combat que les Serbes ont soutenu pendant cinq cents ans, depuis le malheureux jour de Kossovo où, en 1389, les Turcs remportèrent la victoire.

« Osvetcheno Kossovo », Kossovo est vengé; on lit cette inscription sur les quatre cent mille médailles qui, après la guerre, ont été faites avec les canons turcs. Tous les officiers et tous les soldats qui ont combattu, l'ont reçue. Au-dessous de *Osvetcheno Kossovo*, on voit le soleil se lever sur un champ de bataille.

Quand la guerre éclata, tous les capitaines reçurent l'ordre de tenir un journal de tout ce qu'ils pourraient voir d'actes de bravoure et de dévouement de la part de leurs soldats. Ces rapports devaient faire partie de l'histoire du régiment et de celle du canton. Les soldats ne l'ignoraient pas. Ils pouvaient, selon leur conduite, être voués à un éternel honneur ou à un éternel déshonneur.

On veut que le peuple apprenne son histoire et n'oublie pas ce qu'elle contient d'enseignements.

Les Serbes pensent qu'ils doivent être prêts à lutter pour la liberté de leurs frères; tous les Serbes ne sont pas encore unis pour former une seule nation.

L'éducation historique, patriotique de la jeunesse, est la base de l'instruction du soldat. On fait autre chose encore. Depuis soixante-dix ans, il y a des sociétés de tirs; il y en a dans toutes les villes et dans tous les cantons, en tout quatre mille. Dans les écoles, on apprend à tirer; on pratique aussi les exercices du corps. L'État est très généreux pour les armes et les munitions. Dans le monde slave, les solennités sportives se concentrent autour de la fête des Sokols qui répond à ce que sont, dans le monde international, les jeux olympiques.

Après cela, les jeunes Serbes sont très bien préparés à leur service militaire. Ils ne le sont certainement pas aussi bien que les Suisses qui doivent passer certains examens techniques et sportifs, sauts, course, agilité, adresse, mais en revanche les Serbes font dix-huit mois de service, et deux ans dans les armes spéciales. Il semble bien outre-cuidant de leur part de n'avoir besoin que de ce temps de préparation pour se battre contre les Autrichiens, les Hongrois et d'autres soldats des

grandes puissances. « Mais, disent-ils, nos paysans sont si bien préparés ! »

Il y a autre chose qui fait que les Serbes deviennent vite de bons soldats, malgré un temps de préparation plus court que n'en ont les soldats des autres nations ; c'est la discipline qu'ils ont apprise au berceau. Cette qualité tient de très près au respect des vieillards qui caractérise si fortement les Serbes et à cette organisation sociale des « Zadruga » qui est propre à leur société. La « Zadruga » est la communauté de la famille où tous les membres travaillent comme dans une même maison, où les gains et les dépenses sont communs et où les plus âgés gouvernent avec une autorité sans limite. Cette organisation patriarcale, qui est encore en usage quoiqu'elle ait achevé de jouer son rôle, a rendu de grands services aux Serbes ; elle a resserré les liens et fait prendre les habitudes de forte discipline qui devaient être si utiles pour la défense du pays.

Jusqu'à « la grande guerre » avec les Turcs, les Serbes ont été un peuple de paysans avec leurs vertus et leurs défauts. Il s'agit pour eux de conserver leurs antiques habitudes de simplicité, d'économie, de sobriété, à présent qu'ils ont à soutenir

une guerre encore plus grande, qui doit décider du sort des Germains et des Slaves.

Dans les six mois qui précédèrent la dernière guerre, les officiers parcoururent les campagnes, en particulier les officiers de réserve qui sont professeurs, maîtres d'école, ingénieurs. Ils partaient chaque samedi pour le district où se trouvait leur compagnie ; ils réunissaient les gens, ils allaient de maison en maison, parlaient à leurs futurs soldats, les instruisaient, les encourageaient, leur expliquaient ce que chaque soldat aurait à faire en cas de guerre, où il devait se trouver, où chaque paysan devait se rendre avec ses attelages de bœufs. Lorsque sonna l'heure, tout fut prêt en deux ou trois jours ; on put se mettre en marche subitement, on put devancer l'adversaire.

Je suis allé en Serbie et en Macédoine pour visiter les champs de bataille, pour faire des études de stratégie et de tactique, mais j'eus bientôt oublié le but de mon voyage pour étudier le moral des soldats, le moral de la nation. Je constatai de plus en plus que c'est surtout le moral, chez les soldats, qui assure la victoire. C'était ce que disait aussi le premier soldat de la Serbie, le colonel Givko Pavlovitch. Il faisait partie de l'état-

major et dirigeait les opérations; il conduisit stratégiquement la guerre contre les Bulgares, ce fut lui la force qui entraîna et fit tenir pendant les neuf jours de combat de Bregalnitzza-Egri-Palanka. « La première chose, dans la guerre, me disait-il, est d'avoir le moral pour l'armée, ensuite d'avoir de bons officiers supérieurs, et enfin c'est une excellente chose d'avoir le nombre, mais l'importance en est moindre. Sans le moral de nos soldats, nous n'aurions jamais pu vaincre les obstacles presque surhumains qui se sont dressés devant nous; sans des officiers supérieurs doués de capacités remarquables, nous n'aurions jamais pu mettre debout, organiser, administrer, conduire à la bataille les puissantes masses dont il faut disposer aujourd'hui pour faire la guerre. »

Je me suis souvent rappelé ces paroles remarquables, et j'ai regardé avec le plus grand intérêt ces soldats serbes qui ne payent pas de mine et qui pourtant, par la supériorité de leur esprit militaire, ont forcé le monde à les considérer avec la même admiration que lui ont inspirée les Japonais.

En Serbie, comme au Japon, comme dans beaucoup de pays, on fait tout pour développer le

moral chez les soldats, ou pour mieux dire l'esprit militaire qui rend les grandes nations encore plus fortes qu'elles ne le sont, les petites invincibles. Par contre, il y a des pays où l'on fait disparaître tous les souvenirs militaires. A l'école, on oublie ou l'on fausse certaines pages de l'histoire qui sont écrites avec du sang et non avec de l'encre; on a peur que les enfants ne s'enthousiasment pour la guerre et ne compromettent la paix générale! A la maison, les enfants sont élevés mollement et non pour devenir des hommes; ils n'ont pas de respect pour leurs parents ni pour leurs grands-parents. A l'église, on a supprimé les prières pour ceux qui doivent défendre l'indépendance de la patrie; dans la maison de Dieu, de l'avis de certains, il ne faut pas captiver les fidèles par des discours qui parlent de dévouement et de sacrifice, qui parlent de cela même sur quoi repose l'enseignement du Christ. Pour eux, agir ainsi est un signe de culture et de civilisation!

Après cinq cents ans d'esclavage et d'attente.

Skoplje palo!

LA plupart de nos médecins et de nos correspondants de guerre vinrent en Serbie avec l'idée qu'ils trouveraient un peuple agité, irascible, ingouvernable. Peu de choses nous étonnèrent plus que de voir un peuple à qui les plus grands événements mêmes ne pouvaient faire perdre la tête. J'ai rencontré des transports de prisonniers qui traversaient les villes et les villages de la Serbie sans même occasionner un attroupement. Les vieillards, les femmes et les enfants, ceux qui n'étaient pas à la guerre, mais qui en suivaient les événements avec une attention passionnée, se

tenaient tranquillement à la porte de leur maison pour être témoins de ce spectacle que la nation avait attendu de génération en génération, pendant des centaines d'années.

Ou bien c'était un transport de blessés. Encore une fois, nous étions frappés par la même attitude calme, retenue. On n'entendait ni plaintes, ni cris. Il n'y avait pas de scènes.

Oui, au moment même où les nouvelles des grandes victoires remportées sur l'ennemi héréditaire leur furent annoncées, les Serbes ne s'oublèrent pas un instant. D'autres que moi en furent étonnés. Nous ne comprenions rien à ce qu'il nous était donné de voir. Car, que n'avait pas souffert ce peuple pendant des siècles? Et comme il avait aspiré à devenir libre, lui et ses frères! Dès le berceau, il avait entendu, dans les chansons avec lesquelles on l'endormait, les cris poussés pour la liberté, pour la vengeance, pour la réunion de tout ce qui est serbe.

Après la sanglante bataille de Kossovo, le 15 juin 1389, les Serbes avaient été écrasés et opprimés avec une cruauté inconnue jusque-là en Europe. Ils avaient été pourchassés comme des

animaux sauvages, leurs foyers avaient été détruits, leurs filles outragées, leurs jeunes fils traînés dans les casernes des janissaires. Chaque été ils étaient emmenés à Stamboul par troupes afin



de travailler pour les Turcs, et ils engraisaient le sol, non seulement de leur sueur, mais de leur sang, de leurs cadavres.

Où les Turcs ont passé, le sang a coulé. Les soldats comme les civils pacifiques, les femmes comme les enfants, ont été martyrisés et torturés; les survivants ont été vendus comme du bétail

sur les marchés d'esclaves. Les flammes ont dévoré les villes et les villages, les ceps de vigne ont été arrachés, les arbres fruitiers coupés; pendant des générations, les pays balkaniques ont été des déserts.

Et il est arrivé cette chose extraordinaire : les Turcs ont été battus en quelques jours, battus aussi complètement que peut l'être un peuple. Ils abandonnèrent les champs de bataille, jetant leurs armes, leurs drapeaux; ils abandonnèrent leurs villes fortifiées, ils abandonnèrent même Skoplje, Uskub, l'ancienne capitale des Serbes, qui était devenue le camp retranché de leurs ennemis et qui contenait ce qu'ils avaient de plus précieux.

La bataille de Koumanovo mit fin à la domination des Turcs en Macédoine et fut le grand tournant de l'histoire du peuple serbe.

Je n'étais pas moi-même avec l'armée serbe, je n'étais même pas en Serbie quand eut lieu la bataille de Koumanovo et quand la nouvelle en parvint au peuple. J'étais devant Scutari parmi les Monténégrins, les frères des Serbes. J'emprunte la description de l'effet produit par l'annonce de cette victoire à mon vieux camarade, le capitaine

B. Nørregaard, correspondant d'un des plus grands journaux anglais, qui avait déjà suivi la campagne russo-japonaise, qui avait vu d'autres guerres et avait parcouru la plus grande partie de notre globe.

« C'était à l'heure du dîner, à six heures à peu près, un dimanche, dans la petite ville serbe de Vranja, à la frontière sud-est de la Serbie. La grande salle à manger de l'hôtel Vranja était presque pleine. Il y avait là des officiers serbes, des Komitadjis, des sous-officiers, des soldats et de trente à quarante correspondants étrangers assis pêle-mêle autour des tables; la Serbie est le pays le plus démocratique du monde. Il y avait quatre garçons; c'était tout ce qu'on avait pu mettre sur pied pour servir tant de gens. Deux d'entre eux étaient de jeunes garçons à peine dressés, le troisième était boiteux, le quatrième bossu. Tous les autres jeunes gens de la ville étaient aux frontières en train de se battre. Ces quatre-là faisaient ce qu'ils pouvaient. Ils couraient de la cuisine à la salle à manger pour retourner à la cuisine. C'était un bruit et un bavardage dans toutes les langues de la terre à vous étourdir!

« Occupés comme nous l'étions d'assurer notre

subsistance, nous ne remarquâmes point un homme de taille élevée, à barbe blanche, vêtu d'un uniforme kaki, enveloppé dans le grand manteau blanc des officiers qui entra dans la salle. En toute autre circonstance, il n'eût pas manqué d'attirer l'attention. Il avait un visage et une tournure qui imposaient le respect. Une belle tête, droite, bien portée. De grands yeux fermés sous des sourcils bien dessinés. Un teint brun, frais, avec lequel s'harmonisait la barbe blanche. Un nez d'aigle, un regard d'aigle. De larges épaules, des proportions élégantes malgré ses six pieds de haut. Il n'était pas nécessaire d'être psychologue pour comprendre qu'on avait devant soi un homme d'autorité, un conducteur d'hommes, un de ceux qui dominent. C'était Pachitch, le *great old man* de la Serbie, le véritable organisateur de la ligue balkanique, le promoteur de la guerre, le ministre tout-puissant de la Serbie.

« Il traversa la salle et s'approcha d'une table, dans un coin, où le prince Alexis, le cousin du roi, était assis avec des officiers supérieurs. A quelques pas, il s'arrêta, porta la main à son képi et annonça laconiquement : « *Skopljé palo!* » Il

prononça ces mots à voix basse, mais il y avait en eux une puissance mystique, car ils se firent un chemin malgré le bruit des centaines de voix qui bourdonnaient. Tout le monde les entendit. Comme sur un signal, les gens qui étaient là se levèrent et saluèrent le vieux chef par des battements de mains. On eût dit qu'un rayon de soleil passait sur son visage rude. Ferme et digne, la main à son képi, il reçut l'hommage qui lui était rendu. Puis il s'inclina légèrement et, sans ajouter une parole, il quitta la salle.

« C'était un moment mémorable pour le vieil homme d'État. *Skoplje palo!* Uskub est à nous ! Reprendre l'antique capitale de la Serbie avec tout ce qu'elle contenait, c'était le but essentiel qu'il avait eu pour sa patrie. C'était pour cela que toute sa nation s'était armée et qu'elle avait fait tant de sacrifices, avec une telle patience. C'était pour cela que le peuple avait pris les armes, donné son sang et sa vie. Ce grand objet était digne de tous les sacrifices. On savait que pour l'atteindre il faudrait beaucoup de temps et les plus grands efforts. Et voilà que, neuf jours à peine après que les troupes serbes eussent franchi les frontières, le but était atteint. Le drapeau serbe flottait de

nouveau sur la ville royale, sur Skopljé, ou, comme les Turcs l'avaient baptisée depuis les cinq cents ans qu'elle était en leur pouvoir, Uskub.

« La bataille de Koumanovo avait commencé à huit heures du soir le mercredi précédent. On se battit presque sans interruption jusqu'au vendredi soir. Les nouvelles arrivaient rares et brèves; ce ne fut que le samedi matin que nous apprîmes que les Serbes avaient vaincu et que les Turcs étaient en fuite. Mais que la victoire fût aussi complète qu'elle l'était, nous ne le comprîmes que le dimanche. Les Serbes croyaient que la lutte décisive aurait lieu près d'Uskub où l'on pensait que les Turcs se cramponneraient pour ne pas laisser aux Serbes l'avantage et le prestige que leur donnerait en Macédoine la conquête de la capitale. Ce ne fut que lorsque les consuls étrangers vinrent leur demander d'occuper la ville que les Turcs avaient abandonnée et que les Albanais étaient en train de piller, que les Serbes se rendirent compte de toute l'étendue de leur victoire et comprirent qu'ils s'étaient battus à Koumanovo contre toute l'armée turco-macédonienne, contre trois corps d'armée, qu'ils les avaient complètement dé-

truits et qu'en réalité, leur victoire était assurée.

« Mais personne ne le savait ce soir-là à l'hôtel Vranja. Cette nouvelle éclata comme une bombe.

« Je n'oublierai jamais ce qui se passa alors. Ce fut d'une certaine façon la chose la plus remarquable que j'aie vue pendant toute la campagne. Au moins, je compris mieux dès lors ce qu'étaient les Serbes, ce que cette guerre était pour eux.

« Quand Pachitch se fut retiré, tous ces Serbes se rassirent devant leur déjeuner arrosé de paprika. C'était peut-être seulement un peu plus tranquille qu'auparavant; il semblait qu'on écoutât quelque chose. N'avait-on pas entendu un coup d'aile de l'histoire? A part cela, rien n'était changé. On ne fit pas venir de vin, on ne porta pas de toast, on ne prononça pas de discours.

« Le soir, il en fut un peu autrement. Une procession aux flambeaux fut improvisée; avec la musique de la garde en tête, elle se rendit à l'endroit où demeurerait le roi et à l'hôpital où se trouvaient les blessés de Koumanovo. Et, quand on revint à l'hôtel, la musique entra et joua l'hymne

national et des mélodies populaires. On fit des discours, et finalement le prince Alexis conduisit la *Kraljevo Kolo*, la danse royale. Mais même pendant cette fête on pouvait remarquer combien tout était sobre, combien il y avait peu de jactance dans cette joie, mais au contraire combien était sérieux ce que disaient les orateurs. C'étaient des gens qui voulaient quelque chose, qui tendaient vers un but difficile et qui maintenant voyaient que le but était à leur portée. Ils éprouvaient une grande et profonde joie. Mais il y avait de la réserve dans leur joie, beaucoup de modération dans l'appréciation de l'avantage remporté, et de la persévérance dans le dessein de poursuivre la victoire jusqu'au bout.

« Et c'étaient les mêmes Serbes qui, trois ou quatre ans auparavant, déclamaient dans les cafés et dans les journaux, disant tout ce qu'ils voulaient dire et faire, tous les sacrifices dont ils seraient capables et qui, lorsque le moment était venu, avaient oublié ces fières paroles pour courber la tête devant l'Autriche.

« Je n'avais pas vu juste alors. Je n'avais pas compris que la forfanterie et les déclamations n'étaient que l'écume de la fermentation qui avait lieu dans

la masse populaire, que c'était un cri de désespoir provoqué par leur impuissance actuelle. A présent, la fermentation était achevée, c'était l'heure des actes. Avec la nouvelle Serbie apparut sur le seuil de l'histoire un nouveau peuple serbe, purifié et endurci par le sang et les sacrifices. »



Sobriété, endurance, volonté.

Macédoine, février 1914.

Nous sommes à Kotchana, cette ville si célèbre par le massacre dont elle fut témoin et d'autres événements de ce genre. Au-dessus de maisons en ruines, abandonnées pour la plupart, où une pauvre population a vécu comme un troupeau de chiens quoique l'on soit au milieu du pays le plus riche de la terre, s'élèvent les casernes turques. Aujourd'hui, elles sont occupées par les soldats serbes. Ils tiennent garnison dans la ville et gardent la frontière. Les uns couchent la nuit sur le pavé de pierre des casernes, les autres res-

tent jour et nuit dans les abris au sommet des montagnes; ils y sont enfermés par la neige pendant des jours et souffrent du froid et de la faim.

Aux environs de Kotchana ont eu lieu, pendant la guerre des Bulgares, les plus sanglants combats. Là se trouve le champ de bataille de Bregalnitzza où les Bulgares ont été si complètement battus. Le commandant du régiment serbe et quelques-uns des officiers m'avaient promis de me montrer la célèbre « cote 650 ». Cette féconde colline, longue de plus d'un mille, n'a pas d'autre nom, car le pays qui l'entoure a été depuis longtemps changé en un désert par les Turcs et par un soi-disant mouvement pacifique, aussi mal entendu que criminel.

Voilà l'escorte qui doit nous accompagner le matin de bonne heure. Habillés de gris, les soldats n'ont pas une tournure imposante, mais ils ont de bons visages, sérieux. Nous traversons à cheval le pays inculte; nous gravissons les hauteurs sur lesquelles les Bulgares se sont précipités à l'assaut. Midi passe, la journée s'écoule; pas de repos, nous ne mangeons pas. Les officiers sont aussi infatigables que les soldats. La nuit vient; il leur faut trouver le sentier qui mène au seul village de la plaine.

Nous atteignons enfin quelques misérables cabanes couvertes de chaume groupées près d'une tour qui ressemble à une prison; c'est Krupitche. A en juger d'après l'apparence, quelques misérables paysans chrétiens demeurent là avec un seigneur turc, les chrétiens dans les huttes, le seigneur dans la maison. Sous un hangar qui porte le nom d'auberge, les officiers mangent du pain sec dans lequel il y a du sable. Les chevaux entrent aussi dans l'auberge, dans la même « chambre », et on leur donne du foin sec. Je ne sais si les soldats ont pris quelque chose! A cheval. Nos montures sont un peu fatiguées, mais les officiers et les soldats se montrent encore plus enjoués que de coutume; ils plaisantent et rient. A Kotchana, la cuisine de l'hôtel est depuis longtemps fermée, mais les mines ne deviennent pas plus sombres pour cela. Nous trouverons bien quelque chose. Les soldats s'occupent des chevaux. Il semble pour eux qu'une journée sans boire et sans manger n'ait rien d'extraordinaire. Quelques soldats, leurs armes chargées, leurs baïonnettes au bout de leur fusil, attendent patiemment jusqu'au soir pour suivre leurs officiers là où ils prendront quartier. Avec joie ils donneraient leur vie pour eux.

Le lendemain matin, à quatre heures, les soldats sont de nouveau prêts à nous accompagner. Il fait un froid glacial; ils sont habillés comme on l'est en été. Leurs uniformes sont usés; ils ne sont pas même entiers. Ils ont fait trois campagnes.

— *Pomozi Bog! Voïnitzi!* Dieu soit avec vous, soldats!

— *Pomozi Bog! Gospodiéné!* répondent-ils si joyeusement que ces mots retentissent dans la rue étroite et dans le cœur d'un vieux soldat comme moi.

Nous partons. Je regarde pour voir si les soldats ont des provisions ou une gourde; absolument rien. Ils ont déjeuné de pain sec et d'une petite tasse de café; vraisemblablement, ils ne seront à la maison que ce soir.

Faciles à manier, ces soldats serbes, quoiqu'ils aient l'air si lourds.

Dans la journée nous arrivons à Chtip. Nous rencontrons des soldats qui vont à Velès. Il y a quarante kilomètres; donc une bonne étape. A la plupart d'entre eux il n'est pas venu à l'idée d'emporter des vivres. Ils seront arrivés le soir et en route ils trouveront bien une source. Ce n'est pas tout à fait sûr, car la Macédoine est un désert pendant des

milles et des milles; les ruisseaux sont taris depuis la disparition des bois.

Je commençai alors à comprendre pourquoi le petit peuple serbe avait battu les Turcs et après, les Bulgares. Les soldats serbes ont un moral supérieur; ils peuvent marcher, marcher longtemps et vite, et conserver leur bonne humeur, donc arriver dans les meilleures conditions pour se battre.

En voilà quelques exemples pris dans l'histoire des dernières campagnes.

Le 14^e régiment franchit soixante-quatre kilomètres de midi au matin suivant pour arriver à temps sur le champ de bataille et seconder ceux qui se battaient. Il marcha sans s'arrêter. Mais un bataillon du 1^{er} régiment territorial, de vieux soldats par conséquent, alla de Strouga à Bitolj, c'est-à-dire qu'il fit soixante-quatorze kilomètres, en ligne droite sur la carte, en vingt-quatre heures et quelques minutes. En réalité, c'étaient plutôt quatre-vingt-quatre kilomètres, et le régiment arriva sans qu'il manquât un seul homme. C'est ce que les Serbes ont fait de plus remarquable, et cet exploit n'est pas vu à travers l'imagination d'un peuple; je l'ai trouvé dans les rapports de la

section historique du ministère de la Guerre. A Monastir, le 6^e régiment et sans doute aussi plusieurs autres régiments n'eurent rien autre à manger pendant cette bataille de trois jours que des grains de maïs qu'ils ramassèrent dans les champs. Et ils se battirent sur un terrain inondé, dans l'eau, de telle sorte que l'attaché militaire anglais qui avait assisté à la bataille, a dit : « Si je n'avais pas vu moi-même les Serbes combattre, personne n'aurait pu me faire croire qu'il fût possible à des soldats de tenir sur un pareil terrain. » Mais si, pendant ces jours-là, les Serbes avaient attendu leur ravitaillement et s'ils avaient attendu aussi que le temps devînt beau, les Turcs se seraient fortifiés dans leurs positions qui étaient excellentes, et il aurait fallu des flots de sang pour les en déloger. Il y eut des soldats noyés et d'autres qui furent gelés, mais leurs camarades remportèrent la victoire et la guerre turque fut terminée.

Il y avait un professeur qui était officier de réserve comme la plupart de ses collègues. Il marchait avec sa compagnie par une chaleur brûlante sur ces mauvais chemins de Macédoine. Le combat battait son plein ; on entendait le canon.

Celui qui se fût reposé eût été un misérable. Mais le professeur avait mal aux pieds; c'était à faire pitié; la chair était à vif. Un soldat lui dit alors : « Cher capitaine, c'est dur de marcher si longtemps avec des pieds dans un pareil état; tu n'es pas habitué à marcher comme nous autres soldats. »

Le professeur répondit : « Ce n'est pas avec mes pieds que je marche; si c'était avec mes pieds, il y a longtemps que je serais dans le fossé. »

« Avec quoi un homme aussi instruit que toi marche-t-il? » demanda le soldat.

« Par sa volonté, mon ami, » répondit le professeur.

Le soldat se tut un moment, puis il reprit : « C'est singulier, les hommes instruits ont toujours raison. »

Ils poursuivirent leur chemin; mais le soldat pensa que cela ne pouvait pas faire de mal d'offrir au capitaine de s'appuyer sur son bras, « car j'ai à la fois la volonté et les pieds, dit-il. Je suis paysan ».

C'est l'endurance des Serbes, leur sobriété, leur volonté, leur esprit de camaraderie, ce qu'en d'autres mots on appelle la discipline, qui a vaincu.

Nous visitâmes le champ de bataille de Chtip.

Il y a quelques petites tombes. Deux pauvres croix de bois entre autres nous racontent que là est tombé un *narednik*, sergent, et son ordonnance, pendant cette nuit où les Bulgares attaquèrent soudain les sentinelles. Il se maintint à son poste et il y fut tué, son ordonnance avec lui.

Une compagnie s'est arrêtée; elle se repose. Un soldat a pris une petite flûte de bois et il en joue. C'est le signal. On est au milieu du jour, le soleil est chaud, l'étape est longue, mais personne ne peut résister à l'envie de danser le Kolo; dans la peine, ils l'ont si souvent dansé! A présent, tout est joie. Les officiers, les sous-officiers, les soldats se prennent par la main et ils dansent tous en rond. Ils honorent ainsi leurs camarades tués à l'ennemi en chantant de vieux airs nationaux et en dansant sur le champ de bataille.

Dans l'après-midi, nous nous rendons aux casernes de Kotchana. A ce moment, on sonne la prière avant le repas du soir. Les compagnies sont sur une ligne, un sous-officier sort des rangs pour dire le *Pater noster*. Tous les assistants se découvrent et inclinent la tête. Ils restent ainsi immobiles tandis que les clairons jouent la vieille prière des

soldats serbes qui se termine par ces mots :
« Cher Dieu, permets que nous allions à Kossovo
pour y venger notre tzar Lazare. »

C'est ainsi que les Serbes, jeunes et vieux, ont
prié de génération en génération pendant de lon-
gues années.

« La grande guerre ».

Un peuple de deux millions neuf cent mille âmes
avec une armée de quatre cent deux mille sol-
dats.

Belgrade, février 1914.

QUAND éclata la première guerre balkanique, l'armée serbe était estimée tout au plus à 100.000 hommes, et on pensait qu'elle était de valeur médiocre. Les Serbes étonnèrent à la fois leurs amis et leurs ennemis pendant la première guerre et surtout pendant la seconde en mettant sur pied d'abord 325.000 hommes, ensuite 402.000.

On a travaillé à développer la force défensive du peuple à l'extrême. On savait bien qu'un jour il y aurait ce qu'on appelle « la grande guerre », la guerre avec les Autrichiens, avec les *Schwabs*.

Mais est-ce que la guerre contre les Turcs n'était pas la grande guerre nationale? On aurait pu le croire, mais en Serbie et au Monténégro on secouait la tête quand il vous arrivait de dire que la guerre turque était la dernière. La guerre plus terrible, la guerre décisive devait être celle que l'on ferait contre l'Autriche et la Hongrie. Sous leur domination se trouvent la Bosnie, l'Herzégovine, la Dalmatie, la Croatie, la Slavonie, l'Istrie avec leur population serbe. Ces « frères » serbes commencent à se sentir unis, ils sont opprimés, ils songent de plus en plus à la Grande Serbie; ils détruiront peut-être un jour la monarchie des Habsbourg, ils jetteront par terre la vieille maison. Elle craque et se fend déjà.

Après la victoire brillante et inattendue du royaume serbe, ces branches de la race serbe regardent Belgrade avec d'autres yeux qu'auparavant. Vienne n'est plus un centre pour elles.

Et les Serbes savent que la politique austro-hongroise des dernières années n'a pas été inspirée par le sentiment de la justice. Il y a un grand mouvement nationaliste serbe qui ne peut évidemment avoir son point de départ qu'à Belgrade.

« Et cela vous conduira à la guerre? » disais-je aux Serbes.

« — Dans quatre ans.

« — Pourquoi dans quatre ans?

« — Parce qu'alors nous serons assez forts pour ne plus souffrir tous les amoindrissements que, nous et nos frères, nous supportons, pour nous libérer de la dépendance économique dans laquelle nous vivons vis-à-vis de l'Autriche-Hongrie. »

« Dans quatre ans », entendait-on souvent répéter.

Ainsi les Serbes se préparaient. Ils se hâtaient, car bientôt devait avoir lieu la guerre qui devait changer la carte de l'Europe.

Les Serbes du royaume n'en parlaient pas, mais, comme les « frères » du dehors, ils y pensaient. Quelque chose fermentait chez les étudiants. Par eux se transmettait ce que pensaient les Serbes du royaume et ce à quoi ils rêvaient dans tous les pays habités aussi par des Serbes, car ce que ne disent pas les grandes personnes, les enfants le chantent.

Le jour de la Saint-Sava, il y a fête dans toutes les écoles de Serbie et du Monténégro, dans les pays serbes qui sont libres. On célèbre la mémoire

du prince serbe Sava qui se sacrifia pour l'Église et fonda les premières écoles. Les parents sont invités ; c'est une réjouissance pour tous les Serbes, une abomination pour les moutons du pacifisme. Ces pères et ces mères qui tous ont eu un parent, peut-être un fils, peut-être un frère ou un mari, tué dans la dernière guerre, viennent relire son nom sur le tableau de l'école parmi les héros du canton qui ont donné leur vie pour la patrie. Il s'y trouve aussi des noms de femmes, celles qui sont mortes dans les hôpitaux comme infirmières. Les enfants regardent avec de grands yeux ces noms de personnes qu'ils ont peut-être connues et qui aujourd'hui sont immortelles. « Ils reposent tous en terre serbe », dit le maître. « Remercions Dieu. » Et tous font le signe de la croix. Puis les petits récitent des poésies. C'est toujours le même thème. Les Serbes étaient opprimés, ils luttèrent pendant cinq cents ans pour remporter la victoire. Ils gardèrent la foi et l'espérance ; le jour auquel ils aspirent depuis si longtemps est enfin venu, un nouveau soleil brille sur les champs ensanglantés où les sabots des chevaux tures ont foulé les tombes. A présent, tous les Serbes vont de nouveau être réunis.

Un petit garçon de douze ans dit des vers :
« J'avais un père et un frère qui m'étaient très chers. Ils sont partis pour la grande guerre, je ne les reverrai jamais, mais leur nom demeure inscrit dans l'histoire de la patrie, ils vivent. Mère ne chante pas comme autrefois, mais elle murmure chaque matin : Bogdan, mon fils, n'oublie jamais que tu es un Serbe, un fils de *Iounak* (héros) et que ton frère aussi était un *Iounak*. Et tous les soirs je prie : Seigneur Dieu ! Donne-moi la force, donne-moi le courage pour l'amour de mes frères serbes, mets-moi l'épée à la main quand viendra enfin le grand jour où mon peuple sera mis à l'épreuve, où nous serons tous rassemblés. Si tu le veux, Seigneur, inscris mon nom parmi ceux des héros de mon peuple, de ceux qui donnèrent leur vie pour la croix et pour la liberté. »

Il y a vingt et un ans, j'avais assisté à la Saint-Sava au Monténégro, dans ces sombres montagnes où demeure le plus petit peuple de l'Europe, dont l'esprit d'indépendance a résisté invinciblement aux grandes puissances.

A présent, on appelle les jeunes soldats, les recrues de la vieille Serbie et de la nouvelle, la Macédoine. Là-haut il fait, la nuit, 20 degrés au-

dessous de zéro (Réaumur) et il y a une épaisse couche de neige. Les baraquements ne sont pas construits pour l'hiver, semble-t-il, mais les Serbes sont endurcis. J'ai vu, pendant ces jours-là, plus d'un talon paraître à travers la chaussure usée. Il est bon pour la jeunesse de mener la vie militaire, c'est-à-dire de lutter contre des difficultés et de s'habituer à les vaincre. Faire une interpellation à la Skupchtina parce qu'il fait froid, parce que les troupes, après trois campagnes, sont insuffisamment vêtues, et que les bas ont des trous, voilà qui ne viendrait à l'esprit de personne.

La conscription vient d'être terminée dans les nouvelles provinces, les anciennes casernes turques sont prêtes à recevoir les recrues chrétiennes.

Les Serbes lèvent en Macédoine cinq nouvelles divisions; c'est plus de 100.000 hommes. Quand on pense que pendant la première guerre toute l'armée ne comptait que cinq divisions pour la première levée, on peut mesurer quelle énorme augmentation de force les Serbes attendent de leurs nouvelles provinces.

Les Serbes comptent qu'ils sont à peu près 5 millions dans le royaume et en Macédoine. Si 2.900.000 Serbes, pendant la guerre, pouvaient

fournir 402.000 hommes, la Serbie agrandie, avec ses 5 millions d'habitants, doit pouvoir en mettre 6 à 700.000 sous les armes, quand toutes les classes auront été exercées. A ce nombre ils ajoutent 50.000 Monténégrins.

Le calcul est facile, et ce n'est peut-être qu'un calcul qui a cours dans le peuple. Mais il y a là quelque chose de vrai. Ce qui est certain, c'est que les Serbes, dans la guerre de Turquie, n'envoyèrent pas au combat 100.000 mauvais soldats, mais 100.000 excellents soldats, 250.000 soldats de moins bonnes troupes, en tout 325.000 hommes. Ils triomphèrent dans toutes les batailles, ils livrèrent la plus importante de cette guerre, la bataille de Koumanovo, puis après, la plus longue et la plus acharnée, celle de Monastir; ils montrèrent une faculté d'exécuter les manœuvres, une rapidité dans la réalisation des plans qui rappellent celles des armées françaises sous Napoléon; ils firent en Albanie des expéditions par terre et par eau; devant Andrinople, ils forcèrent la résistance avec leur artillerie lourde. Dans la guerre des Bulgares, quand il fallut faire front du côté de l'Albanie et du côté de l'Autriche-Hongrie et combattre contre les Bulgares, ils levèrent

402.000 hommes, d'après des discours prononcés à la Skupchtina. Mais on avait pris tout le monde. Ils battirent les Bulgares dans une des batailles les plus acharnées de l'histoire du monde, la bataille de Bregalnitzza-Egri-Palanka qui dura neuf jours, rentrèrent chez eux, furent de nouveau mobilisés contre les Albanais et en vinrent à bout en quelques jours.

D'après les correspondants militaires qui y assistèrent et les rapports des commissions militaires, ces opérations gigantesques se sont faites avec un ordre étonnant, une exactitude et une tranquillité qui produisirent une grande impression. Le mécanisme militaire était à point. En se servant des fruits de leur expérience, les Serbes cherchent à rendre encore plus parfaite cette armée excellente et à en former une nouvelle dans la Macédoine. Pour eux, il s'agit surtout d'avoir assez d'officiers et de sous-officiers instruits. La mortalité a été, comme dans toutes les guerres, grande parmi les officiers; parfois les bataillons perdaient 70 % de leurs officiers. Il n'est donc pas étonnant que les officiers supérieurs aient été si jeunes. L'avancement a été rapide. On peut envier à cette armée ses jeunes officiers ayant vu la guerre. Dans les

écoles militaires les cours qui comptaient autrefois trente à quarante élèves, en comptent aujourd'hui deux cent cinquante, parmi lesquels beaucoup, qui n'ont que dix-huit à vingt ans, ont déjà fait trois campagnes. Il y a des cadets qui ont deux médailles de valeur militaire et jusqu'à sept blessures.

Une pensée ressort de tout ce que l'on voit quand on étudie la situation militaire de la Serbie. Puisque ce petit peuple que nous traitons de pauvre, a pu construire des fortifications, des casernes et des hôpitaux, se procurer les meilleurs canons et les meilleurs fusils de l'Europe, former et mener au combat 300.000 soldats, tandis que 100.000 gardaient les frontières et faisaient le service des étapes, est-ce que d'autres nations qui ont une population égale et de plus grandes ressources, ne peuvent pas en faire autant? Il y a des pays qui, au lieu de compter leurs propres effectifs, comptent ceux de leurs voisins et sont pris de désespoir quand leurs calculs révèlent leur infériorité. A de tels pays il faut montrer les Serbes.

Il faut ajouter aussi qu'un peuple qui désespère et se renonce lui-même ne peut vivre; il dépérit et disparaît. Il en coûte certainement de l'argent

et du temps à un peuple de rester sous les armes, mais cela coûte bien plus encore de n'avoir plus d'armée, de tomber sous le joug étranger et de donner son argent et son sang pour une cause qui n'est point la sienne. Les Serbes l'ont tristement éprouvé, et ils ne sont pas les seuls à l'avoir éprouvé.

Les Serbes et les guerres balkaniques ont aussi appris au monde autre chose, et c'est la plus grande chose. Ils ont prouvé à toutes les grandes puissances que les petits peuples qui luttent pour leur existence, ne sont pas les adversaires aussi méprisables que l'on imaginait.

Et ils ont encore donné une leçon. Un peuple comme les Serbes a montré que l'idéal et le travail conscient fait pour le réaliser sont l'essentiel pour une nation saine. Quand un peuple a devant lui un but déterminé vers lequel il marche, quand il a un idéal qu'il veut atteindre, le succès finit par couronner ses efforts.

Il peut être vaincu une fois, deux fois, il peut plier devant une puissance supérieure, mais il ne peut être rayé du rang des nations, car il en a lui-même la force qui ne meurt pas et qui, telle qu'une source vive, ne tarit point.

Regardez aussi le petit peuple monténégrin, le seul des peuples balkaniques qui n'ait pas été subjugué par les Turcs, le peuple qui, à travers des siècles, a toujours donné le lumineux exemple de conserver, en dépit de tout, l'espérance jusqu'à ce que le jour attendu vienne enfin. On a prononcé au sujet des Monténégrins ces belles paroles : Leur pays n'est qu'une petite tache sur la carte et ses habitants sont aussi nombreux que ceux d'une paroisse, mais cependant il a une histoire qui, par le courage déployé, en a fait une source d'inspiration pour tous les temps et toutes les situations. C'est de ce pays que Gladstone a pu dire qu'il n'en connaissait pas un dont les annales fussent aussi héroïques même si on les comparait à celles de toutes les républiques de la Grèce.

Je laisserai parler ici une paysanne ordinaire ; elle dira ainsi son opinion sur la paix et sur la guerre..., et sur la grande guerre. Je tiens ceci d'un Anglais, Charles E. Hand, qui a écrit dans le *Daily Mail* :

« Dans une boutique de la rue Kralj Milan, à Belgrade, j'ai parlé avec une paysanne forte, grande, au large visage slave. Ses yeux noirs étincelaient tandis qu'elle s'adressait à moi.

« Pourquoi venez-vous ici, vous autres Anglais, nous dire ce que nous avons à faire ou à ne pas faire? Pourquoi l'Angleterre, la France et la Russie qui sont nos amies, nous ordonnent-elles de demeurer tranquilles et de mourir? Il vaut mieux périr en combattant. J'ai deux fils que j'ai envoyés à la guerre. Je ne sais où ils sont. Peut-être se sont-ils déjà battus contre l'ennemi. S'ils sont morts, je n'aurai plus de fils. Mais écoutez ce que je leur ai dit : Allez et revenez victorieux, sinon ne revenez pas. Et ils m'obéiront, car ils me l'ont juré. Si la Serbie ne vainc pas, que ferai-je de mes fils? Il n'y aura rien qui vaille pour eux la peine de vivre.

« Dans la Serbie telle qu'elle est aujourd'hui et telles que les Anglais, les Français et les autres veulent qu'elle soit, il n'y a rien qui vaille la peine de vivre. Faisons-nous du commerce, il nous faut donner une part de nos gains aux Autrichiens, une part aux Bulgares et une troisième aux Turcs. Ce qui pousse chez nous, il faut le vendre au prix que fixent eux-mêmes les acheteurs. Mais ce que nous voulons nous-mêmes acquérir, il nous faut le payer ce que les vendeurs en demandent. Nous voulions faire des affaires avec nos propres

compatriotes de Bosnie, mais les Autrichiens ne l'ont pas permis. Les Turcs nous ont défendu tout commerce avec le Monténégro. Pour nous, le chemin de Salonique est fermé comme celui de la mer Noire. Le Danube ne nous sert de rien. Les Bulgares ont la côte. Ils se sont battus contre les Turcs, et ils ont triomphé, et ils deviennent tous les jours plus riches. Je le sais, car j'ai une sœur mariée en Bulgarie. Elle était si pauvre que je la nourrissais, mais à présent elle est riche et ses deux fils le sont aussi.

« J'ai envoyé mes fils à la guerre et je ne les attends pas avant la victoire, car sans la victoire, notre peuple ne pourra rien faire. »

Les « cruautés monstrueuses » commises par les soldats serbes.

J'AI vécu avec les soldats serbes pendant la paix et pendant la guerre, en Macédoine comme en Serbie. Je les ai pris en affection et je trouve qu'il est de mon devoir de les défendre contre les accusations les plus répandues dont on les a accablés, celles de cruauté. Et je prends à témoin de ce que j'avance mes compatriotes et tous ceux qui ont été en Serbie et qui n'ont pas seulement vécu à Vienne ou à Budapest.

Dans la presse européenne, on a pu lire journellement des détails sur les cruautés et sur les actions les plus déshonorantes commises par les soldats serbes. Je me souviens en particulier qu'un correspondant de Budapest a pu raconter dans un grand journal anglais que des milliers d'Alba-

nais avaient été massacrés entre Koumanovo et Uskub (Skopljé). Ils avaient été pendus à des arbres, de sorte que leurs cadavres formaient une avenue. Il mentait effrontément, car entre Koumanovo et Uskub il n'y a même pas un buisson auquel on puisse pendre un chat. On voit une douzaine de peupliers autour de Koumanovo; mais il n'y pendait pas d'Albanais quand le correspondant de Budapest avait rêvé qu'il les y voyait. Par hasard je me suis trouvé dans cette petite ville à cette époque; je demeurais même chez le commissaire de police. Je me promenais dans les rues avec le préfet, je parcourais à cheval les champs de bataille avec les officiers; à pied j'ai suivi les traces des armées turques et serbes. Il m'eût fallu être aveugle et sourd pour ne pas avoir vu l'ombre d'un de ces milliers de pendus, ni entendu parler d'eux.

Ce correspondant avait dû lire quelque chose qui se rapportait à la guerre de 1870-71, et ces souvenirs étaient demeurés dans son imagination. Le capitaine d'état-major anglais Bullock a raconté que, dans des villes et dans des villages français, il avait vu le maire, le curé et les notables pendus aux réverbères, la ville ayant été « châtiée ».

Les soldats serbes, les autorités serbes méritent les plus grandes louanges pour la manière noble dont les uns et les autres ont traité les pays conquis. Mes compatriotes, des médecins ou des hommes comme le capitaine Nørregaard, peuvent aussi bien que moi, rendre témoignage que, dans les régions que nous avons traversées, les habitants avaient été très humains, bien plus humains que nous n'avons habitude de l'être dans les autres parties de l'Europe. L'attitude chevaleresque des Serbes à l'égard des prisonniers et des fugitifs ne peut être surpassée que par celle des Monténégrins. Ce que je vais raconter, j'en ai été témoin; je ne le dis pas d'après des rapports d'autres personnes.

Le sort fit que je vécus avec quelques centaines de fugitifs mahométans. Ils n'avaient jamais été maltraités. Ils voyageaient pour rien dans les chemins de fer serbes, ils campaient autour des wagons et dans les wagons; les soldats leur donnaient du pain. Leurs coreligionnaires de la ville voisine leur apportèrent un peu de tabac. Ces réfugiés avaient dans les soldats une si grande confiance que lorsque ceux-ci, une vingtaine de petits blessés, abandonnèrent le camp, ils les suivirent. Les femmes mirent leurs enfants sur leur

dos ou les conduisirent par la main; elles emportèrent le peu qu'elles possédaient et se hâtèrent de marcher derrière les troupes. Je vis les soldats soigner les enfants et leur donner à boire et à manger.

Mais dans d'autres circonstances, dans d'autres parties de la Macédoine, il a pu en être autrement, cela est vrai. Les Serbes ont eux-mêmes raconté qu'ils avaient détruit des villages albanais qui avaient agi traîtreusement à leur égard. A Pristina par exemple, les Albanais firent flotter un drapeau blanc, rendirent une partie de leurs armes et attaquèrent les Serbes dans le dos. Il ne faut pas s'étonner si les soldats qui voient leurs chefs tomber dans de pareilles embuscades, exercent leur vengeance sur le coupable et sur l'innocent.

Dans un village du district de Prizrend les soldats retrouvèrent un maréchal des logis; sa patrouille était tombée dans un guet-apens; lui-même avait été fait prisonnier et torturé. Quand les soldats le virent, tordu, rompu, en morceaux, avec les bras et les jambes coupées, les yeux arrachés, le thorax tailladé, alors « ils se fâchèrent ».

On peut s'étonner à présent que, « furieux, ils

se soient précipités en criant : A mort, à mort! »

S'il est arrivé, entre Uskub et Koumanovo, que les Serbes aient exercé quelques représailles, il faut les excuser. Les cruautés dont les Turcs et les Albanais se sont rendus coupables pendant si longtemps, sont tellement révoltantes qu'il ne faudrait pas être un homme si on ne se laissait pas tenter par la vengeance. Il y a comme témoin mon compatriote, le capitaine Nandrup, qui était colonel de police à Uskub, et les consuls. Ce que ces personnes ont pu raconter des atrocités turques et albanaises, est si affreux qu'on ne peut tout répéter. Des témoins de la guerre m'ont assuré que lorsque l'armée serbe poursuivit les Turcs de Koumanovo à Uskub, les soldats trouvèrent les paysans chrétiens torturés de la façon la plus effrayante. Les yeux avaient été arrachés de sorte qu'ils pendaient sur les joues, les membres étaient rompus, les femmes étaient éventrées, les enfants empalés. Ils trouvèrent un de leurs camarades rôti et aussi lentement que l'on rôtit un mouton à la broche, « à la palicar », comme ils disent. C'était un cavalier qui, pendant une reconnaissance, avait eu son cheval tué sous lui et qui n'avait pas eu le temps de rejoindre sa troupe ou

n'avait pu se hâter assez pour y arriver. On ne saurait dire avec des mots comment le malheureux avait été martyrisé. « Il est impossible de raconter les détails, » me dit Miss Durham, à Podgoritzza. On peut redire cependant une des plus gentilles parmi ces tristes histoires. Un jeune Macédonien était venu un jour la trouver; il ne pouvait parler, car sa langue avait été coupée; il pouvait à peine écrire, son bras ayant été rompu à l'articulation. Il était comparativement un homme cultivé, il avait été à l'école française. Il avait vu devant lui son père et son frère mourir des tortures qu'ils avaient subies lorsque leur pays avait été « pacifié », comme on dit si bien dans la langue pacifiste de l'Europe.

Je le répète, plusieurs Norvégiens dont j'étais, ont vu les Serbes occuper la Macédoine; nous avons vu ce qu'ont fait les commissaires de police et les préfets serbes, nous avons vu l'armée serbe; nous avons vu autre chose que ces gens de Budapest. Pour ma part, j'ai quitté les Serbes rempli de la plus vive admiration pour la façon chevaleresque dont les autorités civiles et militaires s'étaient conduites en pays conquis.

J'ai vu à Kotchana des centaines de veuves

musulmanes ou bulgares et leurs enfants recevoir tous les jours de la farine et du bois pour se chauffer. A Monastir, j'ai été témoin de la même chose sur une beaucoup plus grande échelle.

Bien des peuples qui se vantent d'être à un degré de culture très supérieur aux Serbes, ne seraient peut-être pas capables d'en faire autant.

J'ajouterai encore que ni moi ni mes compatriotes n'avons jamais vu un soldat ivre, un soldat grossier ni un soldat brutal. On en peut déduire que ce peuple est naturellement discipliné, et l'on comprend alors comment, en dix-huit mois, il peut former des soldats capables de faire la guerre. La discipline militaire a pour base une forte discipline nationale.

Le soldat le plus brave ou le plus lâche du régiment.

C'EST Moïssija Abram, de Belgrade, en temps de paix, marchand, en temps de guerre, simple soldat au 7^e régiment. Quand on partit pour la guerre, il y en avait qui disaient qu'il était le soldat le plus lâche du régiment; mais quand on revint, tous dirent qu'il était le soldat le plus brave du régiment; il avait d'ailleurs la médaille de la valeur.

Le régiment était commandé par le colonel Glichitch qui fut tué à la première bataille. Son chef de bataillon était le lieutenant-colonel Nicolayevitch, celui qui, dans la même bataille, reçut tant de balles quand on fit l'assaut de Nagarichna. Deux balles l'atteignirent à l'épaule, deux à la hanche, deux aux pieds, cela faisait en tout sept blessures. Maintenant il est à la tête d'un nouveau régiment

macédonien à Pristina. Dans son manteau, il y avait eu treize trous de balle, le fourreau de son sabre était une passoire et son sabre en était une autre.

Moïssija Abram n'avait pas de dispositions belliqueuses; c'était un brave garçon tranquille, non pas des plus vigoureux, mais capable d'accomplir son devoir. Il fit sa *torbitza* (son sac), lui comme les autres, et partit. Les camarades chantaient, Moïssija se taisait. Il n'aurait pas voulu la guerre, mais, comme citoyen serbe, il désirait remplir ses obligations et défendre son pays. Les camarades se réjouissaient; ils disaient qu'ils remerciaient le Seigneur d'avoir vécu en cette année 1912 où l'on devait en finir avec les Turcs détestés. Moïssija, lui, ne disait rien.

Il vint avec ses camarades en chemin de fer à Vranja, près des frontières. Son régiment, qui appartenait à la 1^{re} armée, était commandé par le prince royal. Il y avait là 105.000 hommes, disait-on, mais les soldats n'en voyaient qu'une partie. Et il pleuvait, il pleuvait à verse jour et nuit. Ils couchaient dans la boue, ils marchaient dans la boue; l'enthousiasme n'était pas grand. Ils entendaient des coups de fusil dans le lointain; c'était des

corps de volontaires albanais qui commençaient leur jeu. Ils franchirent les frontières, les soldats criaient leur bonheur de se battre enfin. Moïssija avançait tranquillement. On marchait sans s'arrêter, encore un jour, encore une nuit, encore un jour; on ne faisait que marcher. Il continuait de pleuvoir, il n'y avait pas de chemin, on marchait dans les champs comme dans une boue sans fond. On n'avait à manger que du pain, quelque chose de sale, d'humide, de visqueux. Tout le charroi était arrêté, même les canons à six chevaux n'arrivaient pas. Moïssija n'était pas content, ses camarades n'étaient pas contents de lui non plus, ils disaient qu'il était lâche, l'homme le plus lâche du régiment.

Le 7^e régiment était à l'aile gauche et à l'avant-garde. On approchait de Koumanovo. A travers la pluie, on distingua quelques collines, on entendit des coups de fusil en avant. C'étaient les Komitadjis qui se battaient. On vit bientôt les premiers morts et les premiers blessés. Moïssija pâlit. Ses camarades le regardèrent avec mépris.

Deux compagnies avancèrent sous le feu; les fusils commencèrent à pétiller; on entendit quelque chose qui sifflait, qui bourdonnait

dans l'air, les balles turques. De temps en temps, quelque chose tombait dans le sol humide et éclatait. Un des soldats soudain porta la main à la poitrine; il avait reçu une balle. Il s'approcha du capitaine et le lui annonça tranquillement. Ses camarades le regardèrent, lui firent signe de la tête; le blessé leur répondit par un sourire, cracha le sang, alla derrière sa compagnie et s'évanouit.

Le tir devint plus violent, plusieurs balles sifflèrent en l'air. Deux nouvelles compagnies arrivèrent, puis deux autres encore. Le tir était de plus en plus rapide; on eût dit que tout gémissait et tremblait, l'air, la terre et les hommes.

Le bataillon de Moïssija était la réserve du régiment; il avait le colonel, la musique et le drapeau. Le peloton de téléphonistes commençait à travailler. On était loin des camarades de première ligne, de l'endroit où cela chauffait le plus; mais pourtant les balles atteignaient la réserve. Le colonel fut tué d'une balle à la tête. Plusieurs furent tués ou blessés.

Personne ne savait que c'était le prélude de la gigantesque bataille, de la bataille nationale de Koumanovo. On avançait seulement, sans re-

lâche, contre l'ennemi, sur ces longues étendues vallonnées, contre ces croupes de montagnes que l'on distinguait plus qu'on ne les voyait, et où l'on pressentait que se trouvaient les Turcs.

C'était véritablement le combat, et le 7^e régiment fut celui qui se trouva au plus fort de la lutte. Les Turcs, sous Djavid Pascha, attaquèrent juste à l'endroit où était le régiment. On vit soudain une masse de Turcs apparaître ligne par ligne sur les hauteurs et descendre sur les Serbes. Le feu de l'infanterie était de plus en plus rapide; c'était un seul craquement; on entendit alors aussi les premiers coups de canons turcs. Une détonation siffla, et un obus éclata sur le penchant de la colline; de la terre et des morceaux d'obus furent lancés de tous côtés. Un obus et encore un obus; ils éclataient en l'air ou sur le sol ou bien encore s'enfonçaient. Les Turcs pouvaient tirer tout à leur aise. L'artillerie serbe était dans l'impossibilité de répondre; les canons étaient embourbés dans des champs détrempés, et l'infanterie s'était lancée trop vite.

Un obus tomba dans la compagnie voisine. De la fumée, un cri; dix à douze soldats étendus par terre. C'était un cri de surprise; autrement on n'en-

tendait jamais les blessés crier et se lamenter. Moïssija s'était imaginé autre chose. Mais le bruit des obus qui éclataient, le sifflement des milliers de balles, la terre qui vous fouettait, la tension de la volonté, rendaient la plupart si nerveux qu'ils tremblaient, que leur poitrine se soulevait, que leurs yeux étaient fixes, que la sueur coulait de leur front.

Tout le régiment était déployé; les dernières réserves avaient été lancées pour arrêter l'attaque des Turcs dont on voyait déjà les lignes sur la crête prochaine. On entendait, à travers la tempête des balles, de longs hurlements : Allah ! Allah ! Plusieurs soldats s'affaissaient; ceux qui sont mortellement blessés, se tournent sur le côté. Moïssija remarque qu'aucun de ceux qui tombent, ne sont jetés par terre sur le dos ou sur le ventre, mais qu'ils sont étendus doucement comme s'ils voulaient dormir. Il se souvint plus tard que cela l'avait frappé. Les blessés se traînaient à l'arrière, ils ne se plaignaient pas, mais parfois leur figure était terrible. Il se demanda s'il était meilleur de mourir ou d'être blessé. Il était plus facile de mourir et ainsi on était sauvé des tortures turques; mais la vie était pourtant une bonne chose.

Moïssija et sa compagnie sont maintenant en première ligne; on s'arrête, on ne peut plus tenir; les soldats sont prêts à céder. Les projectiles turcs ont tout balayé, la ligne est rompue; quelques-uns commencent à s'enfuir. Mais les Turcs aussi sont arrêtés; ils ont occupé une hauteur, la célèbre cote située près de Nagaritchana; les renforts serbes se hâtent. Les Turcs veulent s'y établir solidement; celui qui occupe la hauteur, domine sur cette aile de la ligne de bataille. De là les Turcs peuvent se précipiter en avant et se jeter sur la droite des Serbes.

Il faut prendre la hauteur. Il arrive de nouvelles compagnies, mais elles n'avancent pas davantage. On dirait que les quelques centaines de mètres qui les séparent des Turcs, ne peuvent être franchis. Alors le chef du bataillon de Moïssija, le grand et fort Nicolayvitch, s'élançe en criant : *Na noje! Na noje! Bratcho!* A la baïonnette, frères!

Mille pensées passent dans le cerveau des soldats à ces mots : « Sus aux Turcs! L'heure est venue! »

Ils entendent siffler, bourdonner, tonner autour d'eux; c'est pire que jamais. Il leur semble impossible d'avancer. On dirait que les pieds ont été

alourdis par l'argile humide; ils s'arrêtent et se jettent encore par terre; ils sont découragés. Devant eux, le chef de bataillon est renversé par un obus qui éclate. Il crie un *Napred*, en avant! puis il se tait. La plupart des officiers ont été tués; des sous-officiers commandent des compagnies.

Le porte-drapeau a courageusement suivi son chef; il tombe, le drapeau avec lui. Alors c'est comme si les soldats n'avaient plus de courage; il y en a qui se retournent pour s'enfuir, la chose la plus bête qu'on puisse faire; ils commencent à courir, sans réfléchir, stupidement.

Alors soudain, on voit Moïssija se mettre à courir, lui aussi, non pas en arrière, mais en avant, vers son chef, vers le drapeau. Il le saisit et le brandit sur sa tête. *Napred! Napred! Bratcho*, crie-t-il.

Moïssija avec le drapeau du régiment est en avant d'eux tous! Et le voilà qui marche sur les Turcs!

— *Napred, Napred!* crient ses camarades. *Zivio! Zivio!*

Tous avancent à présent, d'abord Moïssija et sa compagnie, puis les autres. Quelques soldats marchent simplement, d'autres courent, mais ils avancent tous. Ils se rallient autour du drapeau. La hauteur fut prise d'assaut, les Turcs s'enfuirent.

En haut, se tenait le soldat Moïssija, le tranquille, celui qu'on avait cru sans courage. Il se tenait là, calme comme toujours. Il avait cessé de crier son *Napred*. Les autres se hâtaient de creuser des tranchées, des remparts pour consolider les points les plus importants. Les obus turcs recommençaient à siffler au-dessus d'eux.

Les Serbes conservèrent la hauteur le soir et la nuit, et de là partit leur grande attaque. Moïssija en sortit vivant et sans avoir été touché. Mais le drapeau était troué et déchiré.

Moïssija devint le héros du régiment; c'était le plus courageux. Il devint bientôt le héros de la division et fut connu de toute l'armée. Il portait le drapeau quand le 7^e régiment, quelques jours après, entra dans Skopljé, l'ancienne capitale de la Serbie.

On fit grande fête à Moïssija. Tout le monde voulait voir l'homme qui avait sauvé l'honneur de tout un régiment, qui avait marché tout seul contre Nagaritchani et en avait chassé les Turcs. Même le prince royal entendit parler de ce soldat et voulut le voir.

« Mais comment as-tu eu l'idée de t'avancer tout seul contre les Turcs? lui demanda le prince

royal. Il t'a fallu un courage plus qu'ordinaire. »

« C'était pourtant bien naturel, lui répondit Moïssija. Je calculai que deux cents mètres seulement nous séparaient des Turcs et qu'il ne fallait pour les franchir que deux ou trois minutes. Mais il eût fallu deux ou trois heures, en arrière, pour être hors d'atteinte des boulets turcs. C'était beaucoup plus sûr d'aller en avant qu'en arrière. »

« Tu sais bien calculer, toi, » dit le prince royal.

« Oh! oui, je suis marchand », répliqua Moïssija.

Pour ses capacités de calcul, Moïssija reçut la médaille de la valeur et fut appelé « le soldat le plus courageux du 7^e régiment ».

Comment meurt un soldat serbe.

LE rédacteur d'un des premiers journaux de Belgrade avait, comme capitaine de réserve, pris part aux trois campagnes. Je lui demandai de me raconter comment un soldat serbe pouvait mourir.

Il y songea plusieurs jours pour chercher en son esprit quelle était la meilleure histoire à me rapporter. Il en avait vu assez mourir de soldats, devant Andrinople, dans la grande bataille de Bregalnitza ! Il avait entendu parler de beaucoup de combattants qui étaient tombés comme doit tomber un Serbe ; mais trouver l'exemple le plus caractéristique n'était pas chose facile.

Enfin, un jour, il me dit : « Vous aurez l'histoire sans enjolivements. Elle se trouve au département historique de l'état-major général, et elle

est aussi sobre que peut l'être une histoire; mais son contenu est grand. »

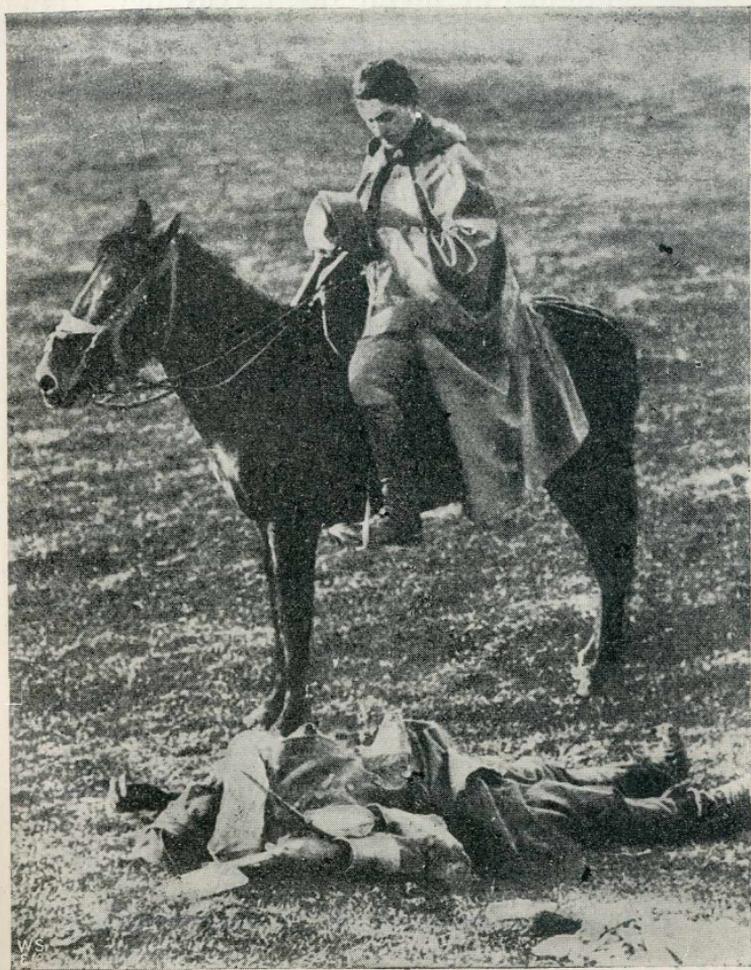
« C'était le 28 octobre, pendant la guerre contre les Turcs; un escadron reçut l'ordre d'entrer en liaison avec les Monténégrins qui s'avançaient à l'ouest, et qu'on supposait ne pouvoir être loin. L'escadron partit, bien content d'aller à la rencontre de ses frères, les fameux Monténégrins, les plus braves de tous les Serbes. L'escadron, dans l'après-midi, arriva à une plaine; il n'avait pas rencontré les Turcs ni d'ailleurs les Monténégrins, il se hâta de la traverser.

« Au milieu de ce terrain plat, soudain il reçut des coups de fusil.

« D'une hauteur de sept à huit cents mètres on dirigeait un feu nourri; on visait bien. Les chevaux furent atteints, des cavaliers tombèrent de leur selle ou se suspendirent à la crinière. Étaient-ce des Albanais, des Turcs..... ou les Monténégrins? Les secondes sont précieuses. Que fera l'escadron? Continuer? C'est s'exposer à ce que la plupart des hommes soient tués. S'enfuir? Devant les siens? Comment pouvait-on savoir qui se trouvait là?

« Un homme sortit alors du rang, le brigadier

Eugen Bochkovitch. Aussi correct que d'habitude,
il salua et dit :



« Mon commandant, porte mon souvenir à ma
femme et à mes enfants. »

« Alors il retourne sa monture et se dirige vers ceux qui tiraient.

« Le capitaine, de même que les cavaliers, comprirent à ce moment ce que voulait faire le brigadier. Ils le virent s'élançer au galop tandis que les balles soulevaient la terre autour de lui. Toutes les balles le visaient. Le cheval fut atteint; il fit deux ou trois bonds comme s'il avait reçu un coup de fouet. Puis brusquement on vit Bochkovitch chanceler, et rouler par terre avec sa bête.

« Ce fut l'affaire d'une seconde; le feu s'arrêta.

Il était clair à présent que c'étaient des Monténégrins. Ils voyaient quelle avait été leur erreur. L'escadron s'avança lentement. Sur la colline se dressèrent des hommes qui posèrent leurs fusils à leurs pieds. Les Serbes et les Monténégrins se rencontrèrent à l'endroit où était tombé le brigadier.

« C'était un petit avant-poste monténégrin. Il avait pris les Serbes pour des Turcs. L'uniforme est de la même couleur, kaki. »

Le rédacteur ajouta, après avoir terminé ce récit : « Pour moi, le brigadier est un héros, un pur *İounak*. Il s'est sacrifié pour sauver son escadron, ses camarades. Il ne réfléchit pas; il sait

qu'il doit mourir. Il envoie un souvenir aux siens, puis, prêt à donner sa vie, il s'élançe. Ce n'est pas dans la chaleur et dans l'enthousiasme du combat qu'il s'est sacrifié, c'est dans ce sentiment pénible d'incertitude, sous l'impression d'être tombé dans un guet-apens. J'ai demandé à mes frères et à mes amis de me raconter les morts héroïques dont ils avaient été témoins. Il y en a beaucoup entre lesquelles on peut choisir. Celle-là est la plus belle. »

Le journaliste dit encore : « Je crois qu'elle peut servir à caractériser le soldat serbe. Il ne redoute pas la mort; il donne sa vie volontairement quand cela est nécessaire. »



Le Komitadji.

QU'EST-CE qu'un Komitadji?
C'est un homme qui appartient à un corps volontaire.

Lorsque la Macédoine dut être pacifiée par le feu et par l'épée, quand l'appel qu'adressèrent aux peuples de l'Europe les hommes qui avaient été martyrisés, les femmes qui avaient été outragées, ne fut pas entendu ou qu'on ne voulut pas l'entendre, des Serbes, des Grecs et des Bulgares courageux s'assemblèrent en troupes et firent la guerre aux Turcs, à la pacification, à toutes les grandes puissances. Ils trouvèrent un appui et souvent une aide directe à Sofia, à Belgrade, à Athènes. On recueillit des armes et de l'argent, la guerre fut menée aussi bien ou aussi mal qu'il

était possible. Mais ce fut la guerre; on maintint l'esprit belliqueux, on entretint l'espérance de conquérir un jour la sécurité. Tant que les fusils crépitèrent, on put espérer la liberté... et la paix.

C'était une chose dangereuse que d'être Komitadji. Il n'y avait point de paix pour le Komitadji. Si, blessé, il tombait entre les mains des Turcs, il n'y avait pour lui ni grâce ni pitié. Il devait s'attendre à être torturé, rôti vivant, empalé ou rompu et coupé en morceaux. Mais quel que pût être le sort effrayant du Komitadji, il y en avait



toujours assez qui voulaient le devenir. C'était surtout parmi les maîtres d'école, les étudiants et les élèves des lycées qu'ils se recrutaient. S'ils

ne savaient pas tirer ou n'osaient porter le fusil, ils jetaient des bombes.

Il y avait un étudiant qui s'appelait Lazare Kujundjitch. Il était né dans la Macédoine septentrionale, dans un pays vieux-serbe. Mais presque tous les gens de sa race avaient été exterminés par les Albanais. Le petit nombre de Serbes qui survivaient, étaient réduits à la plus misérable condition; ils étaient, pour ainsi dire, condamnés à mort. Lui s'était réfugié à Belgrade et voulait devenir maître d'école. Il espérait, en enseignant aux enfants serbes de son pays natal, maintenir chez eux leur foi dans leur nationalité.

C'était un petit individu sans apparence, laid, avec des oreilles qui ressortaient. Il n'avait pas l'air d'un héros. Il eut peu de succès à l'Université. Il revint bientôt chez lui, se maria à vingt et un ans et il avait déjà un enfant, un petit garçon, lorsque les mauvais traitements que les Turcs et les Albanais firent subir à ses compatriotes dans son pays, lui inspirèrent un désir de vengeance si fort qu'il franchit les frontières et s'inscrivit à Belgrade parmi les Komitadjis.

Lazare Kujundjitch voulait être Komitadji! On rit. Et ses oreilles? Mais Lazare Kujundjitch ne

riait pas. On lui donna des armes, il fit partie d'une bande et combattit comme les autres. Les gens disaient qu'il était si petit que les balles passaient au-dessus de lui. Il devint chef de bande et l'un des plus habiles, des plus irréconciliables. Les Albanais qui avaient torturé les siens, ne se sentaient plus en sécurité.

Mais son jour arriva aussi. Il était dans son village avec douze hommes; il fut bientôt entouré d'un nombre au moins deux fois plus grand d'Albanais; il dut chercher son salut dans une de ces maisons à deux étages que l'on trouve quelquefois dans ce pays, où l'on met le bétail au rez-de-chaussée et où l'on habite le premier. Il s'enferma dans les chambres avec ses gens. Il savait qu'ils allaient y mourir. Il n'y avait pas à espérer de grâce, personne non plus n'y comptait.

Alors eut lieu un siège en règle. La position des Komitadjis sur le toit était bonne. Les Albanais de tous les environs accouraient et se joignaient aux assaillants. On ne pouvait songer à se faire un chemin au travers.

Les Komitadjis n'avaient ni vivres, ni eau; ils n'avaient pas de cartouches; il ne fallait pas

longtemps avant que la maison ne fût prise. Les Albanais aiment la lutte et ils en finirent vite. Les Komitadjis furent tous tués. Finalement il ne resta que Lazare. Les Albanais envahirent le rez-de-chaussée et se préparèrent à se frayer un chemin jusqu'au premier pour prendre Lazare vivant. Ce ne fut pas aussi facile qu'ils l'avaient pensé et alors ils décidèrent de le brûler vivant. Ils apportèrent du bois.

Un Albanais cria alors : « Rends-toi, Lazare Kujundjitch, ou nous te rôtirons vivant. »

« — Vous me rôtirez de même si je me rends, chien! »

« — Fils de chien toi-même. »

« — Tu ne parlerais pas ainsi si j'avais encore des cartouches, » répondit Lazare.

Les Albanais allumèrent le feu; les flammes montèrent.

Alors soudain, on vit Lazare s'élancer son fusil à la main. Il le brisa contre le mur en s'écriant : « Eh bien! Les Albanais vont voir à présent comment un Serbe peut mourir! » Et il se jeta au plus fort de l'incendie, là où les poutres commençaient à se rompre. « Vive la Serbie! » cria-t-il et il disparut dans les flammes.

Les Albanais ont beaucoup d'admiration pour le courage; ils le montrèrent ce jour-là; ils enveloppèrent avec soin les restes carbonisés de Lazare et les emportèrent à Uskub. Ils allèrent trouver le gouverneur Hilmi Pacha et lui racontèrent ce qui était arrivé.

Hilmi Pacha fit faire des recherches dans le pays de Lazare. On lui amena sa mère. Le cadavre de son fils fut mis à ses pieds.

« Est-ce là ton fils? » lui demanda le pacha.

Elle savait que si elle reconnaissait son fils, les Serbes de son pays seraient voués à la vengeance des Turcs et des Albanais; avec l'autorisation du gouverneur, ils seraient passés au fil de l'épée. Elle se signa et dit :

« — Seigneur! Regardez-moi! Je suis une pauvre malheureuse femme. Ai-je l'air d'avoir mis au monde un aigle? Celui qui est là n'est pas mon fils. »

Hilmi Pacha fit venir les consuls étrangers et leur dit :

« Pour l'amour de cette femme, je ferai grâce à ce district. Elle est la mère d'un héros, même si elle renie son fils. »

« A elle, il dit : « Retourne chez toi en paix. »

L'hiver dernier, un petit garçon fréquentait l'école à Belgrade. C'était le fils du Komitadji. Il est intelligent. Il ira à l'école des officiers.



**Dans la poussière, dans la neige, par la
chaleur et par le froid.**

LES soldats serbes, dans les trois dernières campagnes, ont été mis à une épreuve telle que rarement soldats en ont endurée de pareille. Il faut d'autant plus les admirer que ce n'était pas seulement l'armée active qui avait à supporter les longues marches précipitées pendant de longs jours de pluie, le soleil brûlant pendant de longs jours aussi, un siège qui dura des mois au milieu des tempêtes de neige et avec un froid piquant, avec la faim et la soif et avec un hôte tel que le

choléra, ce fut aussi la réserve et même la territoriale. On avait tout pris.

C'était devenu nécessaire. Car il s'agissait de la vie, d'être ou de ne pas être comme nation. Si les Serbes étaient battus dans cette guerre ou si, avec les Bulgares et les Grecs, ils n'atteignaient pas le but qu'ils voulaient atteindre, ils seraient condamnés, ils seraient méprisés entre tous les frères slaves, et leur pays ne serait qu'un état vassal de l'Autriche.

Les soldats serbes, les jeunes comme les vieux, ont dû sentir cela; autrement, on ne pourrait expliquer leur endurance. Je ne parle pas seulement de l'endurance et du courage qu'il a fallu déployer dans une bataille de trois jours comme celle de Monastir, ou de neuf jours comme celle de Bregalnitza, je pense davantage encore aux longues marches qui ont rendu possibles les opérations, à l'énergie qui a permis de supporter les privations qu'un pareil déploiement de masses entraîne lorsqu'il a lieu dans un pays dépeuplé et épuisé comme la Macédoine. Les soldats serbes avaient bien employé le temps relativement court de leur service militaire. Dans l'infanterie, les hommes ne faisaient que dix-huit mois, et dans la plupart des nations on

regarde ce temps comme insuffisant pour former des soldats pour une guerre européenne. Mais aussi, pendant la guerre, on employait chaque



heure libre à exercer les troupes, à mettre en contact officiers et soldats de façon à ce qu'ils apprennent à se connaître, pour donner aux corps cette cohésion qui est le propre de toute bonne armée. On refaisait des exercices comme avant la guerre. Et les soldats avaient plaisir à voir que leurs lignes

semblaient tirées au cordeau et que les mouvements étaient exécutés aussi correctement que si l'on eût été sur un champ de manœuvres. Leur confiance en fut augmentée. Ils sentaient que c'était une chose nécessaire quand ils devaient, par milliers, suivre les routes rares, quand ils devaient faire partie de ce mécanisme des batailles où les fronts sont immenses et où, dans l'obscurité, on lutte encore. Il fallait de la discipline dans les marches, dans les bivouacs, dans le combat.

Des étapes de soixante à soixante-dix et même de quatre-vingts kilomètres en vingt-quatre heures, décèlent plus que de l'entraînement, elles témoignent d'une remarquable discipline.

Ce que le capitaine de réserve, l'avocat Milan Georgevitch, m'a raconté de sa compagnie à la bataille de Monastir, est typique.

Il commandait la 2^e compagnie de réserve du 2^e régiment de la division de Morava. Il fallait se hâter afin d'attaquer les positions turques avant qu'elles ne fussent fortifiées. Les hommes étaient déjà harassés des combats précédents et du manque de nourriture, mais il fallait avancer à tout prix. Le soir du 3 novembre, ils arrivèrent sur les bords d'une rivière, la Schemnitz, fatigués à en mourir.

Ils n'avaient certainement pas fait plus de quarante kilomètres, mais, pour franchir cette distance, il leur avait fallu quinze heures. Les chemins étaient mauvais, le terrain pénible. De l'autre côté de la rivière, ils apercevaient la montagne d'Oblakovo, une hauteur difficile, couverte de terrasses et de petits bois. Les Turcs y étaient, et c'était le « nœud stratégique ». Mais ils y semblaient si bien établis que le colonel ne croyait pas que l'on pût monter à l'assaut d'Oblakovo ce jour-là. Seule une attaque de nuit les en délogerait. Et il fallait la faire le plus tôt possible, car le lendemain les Turcs auraient fortifié leurs positions par des tranchées et par des renforts. On devait donc attaquer tout de suite. On mit les chefs de bataillon et les chefs de compagnie au courant. Cependant les soldats s'étaient jetés par terre, épuisés, affamés, les pieds en sang.

« A neuf heures, commanda le colonel Duchan Vassitch, nous passerons la rivière et alors, en avant! »

L'avocat s'était permis de dire que ses soldats, comme lui-même, étaient épuisés, qu'il leur était impossible de faire de nouveaux efforts.

« Lorsque je commande, je dois être obéi, avait



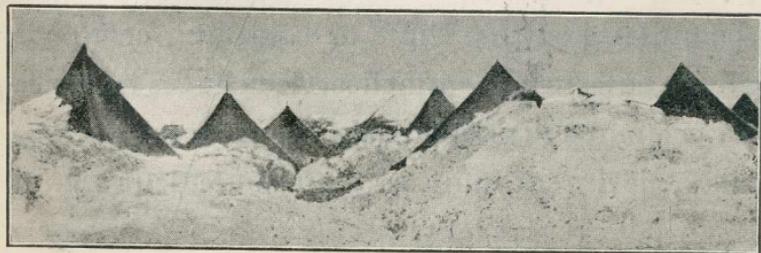
répondu le colonel. Celui qui ne m'obéira pas, passera en conseil de guerre. »

Les soldats se reposèrent pendant deux heures, de 7 à 9 heures. Les officiers ne se reposèrent point; il leur fallait se préparer pour le combat de nuit. On partit donc. La rivière était gonflée par les pluies. Les Serbes la franchirent avec beaucoup de peine. Il y avait de la neige sur les hauteurs, l'eau était glacée, elle leur montait jusqu'à la poitrine. On avança ensuite dans les ténèbres. De 2 à 3 heures du matin, on fit halte pour grouper les différents corps. On se remit en marche. On se chuchotait les commandements, tout était calme et tranquille. On ordonnait de ne pas répondre au

feu des Turcs même s'il était violent; on devait continuer à avancer, arriver jusqu'à l'ennemi et l'attaquer à la baïonnette. A 5 heures, les Serbes arrivaient à la première tranchée turque. Les sentinelles turques furent surprises, et les Serbes se précipitèrent. Il arriva ce qui arrive presque toujours dans ces combats de nuit; l'adversaire est saisi de panique; les Turcs s'enfuirent en désordre.

Mais l'Oblakovo n'était pas pris pour cela. Il y avait à s'emparer d'autres tranchées. A 9 heures, les secondes furent prises, à midi, les dernières, et l'Oblakovo se trouva au pouvoir des Serbes. Mais les troupes ne pouvaient pas encore se reposer. On s'attendait à tout moment à un retour des Turcs pour reprendre ce qu'ils avaient perdu. Les soldats serbes durent se mettre au travail, creuser la terre et se consolider dans la position conquise.

Le régiment qui comptait environ 4000 hommes quand il avait marché aux frontières le 19 octobre,



en avait déjà perdu 1.500 tués et blessés; plusieurs étaient tombés épuisés. Mais ceux qui restaient, avaient vaincu malgré tout, malgré la neige épaisse qui couvrait ces hauteurs. Ce fut pendant cette bataille que des Serbes se noyèrent sur l'aile gauche de la ligne de bataille, tandis que d'autres, à l'aile droite, sur l'Oblakovo, moururent de froid.

Un grand nombre des Serbes qui prirent part au siège d'Andrinople, eurent le même sort. En automne, les soldats se trouvèrent dans des marais de boue et des montagnes de neige; les tranchées étaient pleines d'eau glacée; il fallait une santé de fer pour résister à une telle existence. Beaucoup étaient atteints par la maladie. « Mais, c'est à remarquer, disait un capitaine de réserve, un journaliste, on n'entendait jamais une plainte; les soldats restaient à leur poste jusqu'à ce qu'ils s'évanouissent. Le pire moment fut en janvier et février. Le froid fut extraordinaire; le thermomètre descendit jusqu'à 20 degrés au-dessous de zéro (centigrade), et une nuit il y eut une chute de neige qui, en toutes lettres, enterra les sentinelles. Ceux de ces hommes qui gelèrent ou restèrent dans l'eau glacée des tranchées, devinrent infirmes pour toute leur vie. Il fallait déterrer les tentes. Il n'y avait point de bois

pour se chauffer, les fourgons ne pouvaient apporter de vivres et, à quelques centaines de mètres, derrière des remparts et des fils de fer, les Turcs étaient à l'abri dans des positions sûres.

On tint pourtant, des semaines, en dépit de tout.

Enfin, on fit l'assaut d'Andrinople avec les Bulgares.

On aurait pu croire que c'était le pire de ce que les soldats pouvaient endurer, et pourtant il y a des exploits accomplis par quelques-uns d'entre eux dans la guerre des Bulgares, à la bataille de Bregalnitz, qui surpassent peut-être tout ce que je viens de dire. Il faut rappeler comme une des manœuvres les plus extraordinaires de l'histoire militaire, celle que la division Choumadia exécuta pendant le combat ou plutôt pendant les combats. Ce fut en juillet qu'eut lieu la bataille de neuf jours ; le front de bataille mesurait cent kilomètres ; on se battit dans les vallées où la chaleur était brûlante, où les rivières étaient desséchées ; on se battit sur le sommet des montagnes qui ont plus de deux mille mètres de haut, où il y avait de la neige et où les blessés qui y demeurèrent couchés la nuit, eurent les pieds et les mains gelés.

Dans cette bataille, il fallait, plus que dans

aucune autre, mettre tout en jeu; il y allait pour la Serbie de son existence comme nation indépendante. Les plus grands efforts devaient être réalisés. Et, en vérité, on fit quelque chose d'unique, qui n'avait jamais été fait.

Une division entière, la division Choumadia, célèbre en Serbie pour les marches qu'elle pouvait fournir, fut envoyée au centre contre les Bulgares. Elle se bat pendant deux jours, repousse son adversaire, mais soudain on lui donne l'ordre de se rendre à cinquante kilomètres de là pour soutenir la III^e armée menacée d'être battue par les Bulgares. La division rétablit la balance en faveur des Serbes, et maintenant il semble qu'après quatre jours de bataille, elle puisse se reposer un peu. Mais c'est alors qu'elle fait une marche inoubliable. A l'extrémité de l'aile gauche, à cent dix kilomètres de là, la position est très menacée, les Serbes n'ont plus de réserves. La division Choumadia, plus de 20.000 hommes, infanterie, artillerie, cavalerie, génie, et le train, y est expédiée. Cette étape de cent dix kilomètres est accomplie en quarante-huit heures. La division arrive à Egri-Palanka en temps voulu et occupe tout de suite la position qu'il est nécessaire de conquérir.

L'attaché militaire français, le colonel Fournier, était là. Il a raconté que « le soleil était brûlant, de façon que la peau se desséchait, que sur les hauteurs on grelottait, que le choléra guettait les soldats, mais que la division arriva prête au combat ».

La bataille fut gagnée, la guerre décidée.

Le colonel ajoutait : « Si je n'avais pas moi-même fait cette marche, et si je n'avais vu les choses de mes propres yeux, je n'aurais pas cru que de pareils exploits fussent possibles. »

Koumanovo. — Kossovo.

Nous nous rencontrâmes une nuit dans la Macédoine méridionale. C'était un vieux soldat serbe à barbe grise; j'étais un colonel norvégien. Dans son district, il était un grand négociant, un homme politique connu; là, il n'était que simple soldat. Les circonstances nous avaient réunis et autour de nous se trouvaient des soldats blessés et toute espèce de réfugiés mahométans. Nous étions assis autour des feux; il faisait un froid cinglant; la colline était couverte de givre. Nous ne pouvions dormir; il y avait trop de pensées en nous et hors de nous qui nous tenaient éveillés. Nous avions vécu tant de choses dans les derniers jours. Nous ne pouvions d'ailleurs pas aller plus loin; un pont de chemin de fer qu'on avait fait sauter avait arrêté les communications avec le sud.

Tous ces hommes étaient pelotonnés autour des petits feux. Les réfugiés mahométans, pour la plupart des femmes et des enfants, ne disaient rien ; les Serbes tuaient le temps en chantant, et les Serbes s'entendent à chanter mieux que la plupart des autres peuples. Ils chantent singulièrement bien. Ils aiment surtout les vieux chants populaires. L'un d'eux chante d'abord, les autres répondent en chœur.

« Les chants populaires ont été notre richesse nationale, me dit le vieux Serbe. Quand on nous dépouillait de tout, de notre patrie, de notre terre, de nos foyers, de nos églises, de nos maisons, il y avait quelque chose que le conquérant ne pouvait nous prendre, notre langue, nos souvenirs historiques, l'âme de la nation.



« Nos chants populaires reflètent l'âme de la nation. »

Nous restions assis à écouter. Un jeune caporal se leva et se mit à chanter. On lui répondit de bivouac en bivouac. Il y avait un mot qui revenait souvent dans ce qu'il disait, c'était Kossovo.

Il disait : « A présent, Kossovo est enfin vengé, vengé par Koumanovo. Pendant cinq cents ans, nous avons combattu dans ce but. Comme nous sommes tous heureux ! Car Koumanovo ne signifie pas seulement que nous nous sommes vengés de Kossovo ; Koumanovo signifie un nouveau temps et de nouveaux jours pour notre peuple opprimé. A présent, nous allons commencer à vivre ; nous avons été bénis par les tribulations sanglantes, bénis par le baptême du champ de bataille. Nous, tous les Serbes dispersés, nous étions séparés par de mesquines luttes de clocher ; nous sommes unis maintenant. Dans ces jours, nous avons tous pris part au combat, au travail, à la prière. Dans les profondeurs de notre âme nationale, il y avait cette pensée : il nous faut regagner notre liberté perdue à Kossovo. »

Un régiment passa à côté de nous. Ils avaient l'air terriblement fatigués, les soldats, amaigris et

épuisés. Mais ils allaient pourtant, et avec rapidité. On avait besoin d'eux.

Je vois encore ces tranquilles visages de paysans, flegmatiques, sans expression. Si je n'eusse connu le feu qui se cache sous l'extérieur calme des Serbes, j'aurais pu croire que tous ces soldats étaient indifférents, lassés de tout.

Le vieux soldat serbe me raconta cette nuit une petite histoire qui montre que les Serbes ne manquent point de sensibilité. C'était après la bataille de Koumanovo, le chemin de la Macédoine était ouvert. Alors un régiment fut dirigé sur Kossovo Polje. C'était le théâtre d'un événement inoubliable pour chaque homme du régiment. Ils approchaient de l'endroit dont ils avaient tant entendu parler, dont ils avaient lu tant de descriptions, qu'ils avaient chanté dans leurs chants depuis qu'ils étaient de petits enfants. Ils allaient arriver en ces lieux vraiment sacrés que leurs pères avaient arrosé de leur sang, où ils s'étaient fait tuer autour de leur roi Lazare. Il n'y avait pas un homme du régiment qui ne connût tout ce qui s'était passé dans cette plaine. Bien des pensées et bien des sentiments se heurtèrent dans le cœur des soldats lorsqu'ils aperçu-

rent devant eux cette vaste étendue. Ils éprouvèrent une telle impression que leurs chants s'arrêtèrent; il y eut un silence absolu dans les rangs.

Quand ils approchèrent de l'endroit où était tombé le roi, on commanda : Halte! Ce mot semblait bien pauvre. Par lui cependant, les soldats rendaient tout l'hommage qu'ils peuvent rendre. Ils se firent aussi beaux qu'ils purent; ils se redressèrent; ils posèrent en cadence les pieds sur le sol et marchèrent comme s'ils eussent défilé devant le roi lui-même. Les quatre bataillons formèrent le carré; le colonel avec les officiers se plaça au milieu. Il y avait aussi là le chapelain et la garde du drapeau.

Ils s'attendaient tous à ce que le colonel fit un discours qui exprimât ce qui s'agitait en eux de sentiments, qui rappelât ce qui était arrivé et leur dît qu'ils étaient les heureux qui vivaient le jour promis aux générations.

Mais le colonel ne trouva pas de mots pour ce qu'il ressentait. Il était trop ému. Il cria seulement :

« Mes amis, Kossovo! Kossovo! »

Les soldats le regardèrent; ils le virent des-

cendre de cheval, prendre son képi, le poser sur sa poitrine et croiser les mains dessus comme lorsqu'on fait une prière. Il ne dit rien et inclina seulement la tête. Chacun des soldats l'un après l'autre enleva son képi, pencha la tête et demeura, comme le colonel, en prière.

Lorsqu'ils relevèrent la tête, ils virent qu'il s'était agenouillé. Les soldats firent de même; ils glissèrent le long de leurs fusils et tombèrent sur leurs genoux. Alors le chapelain entonna un très vieux psaume guerrier; ils le connaissaient bien, mais beaucoup ne pouvaient chanter; les larmes couraient sur leurs joues. Ce fut une singulière manière de chanter le psaume, mais saisissante pour ceux qui comprenaient.

Quand le psaume fut terminé, on vit le colonel se pencher en avant et baiser la terre. Nos soldats n'aiment pas à montrer leurs sentiments. Ils subirent là un entraînement irrésistible. Les fusils, avec leurs baïonnettes brillantes, se posèrent sur le sol, et les milliers de soldats se penchèrent et baisèrent la terre sacrée.

Mais ils virent alors que le colonel prenait de la terre dans sa main et la posait sur sa poitrine comme un souvenir saint, comme quelque chose

qu'il voulait avoir sur lui dans la bataille et dans la tombe. Et l'on vit aussi les soldats ramasser de la terre qu'ils posèrent sur leur poitrine, comme le colonel.

Alors il arriva quelque chose qui fut raconté au loin. Un soldat oublia ce qu'il était et le respect qu'il devait à son colonel. Il ne devait pas parler dans le rang et surtout s'adresser en criant à son colonel. Mais il s'élança en avant, et, avec la terre encore dans sa main, il s'écria :

« Mon colonel ... Maintenant je peux mourir. »

Alors les quatre mille hommes qui formaient le régiment, s'avancèrent comme un seul homme en criant, à leur tour :

« Mon colonel, mon colonel! Maintenant nous pouvons tous mourir! »

C'étaient de jeunes et de vieux soldats; ils avaient tous le même plaisir à vivre, mais ils criaient tous qu'ils mourraient volontiers, pour leur pays et pour leur peuple.

Le Serbe acheva son histoire en disant : « Je vous raconte cette scène, car elle montre que nous ne pouvons mourir, que nous vivrons. Aucun peuple n'a sombré qui a poussé ce cri : Nous pouvons être battus encore une fois, mais

nous ne pouvons disparaître comme peuple. »

Il me raconta que son fils, alors officier de réserve, mais, en temps de paix, professeur à l'Université, avait publié une étude sur Björnson.

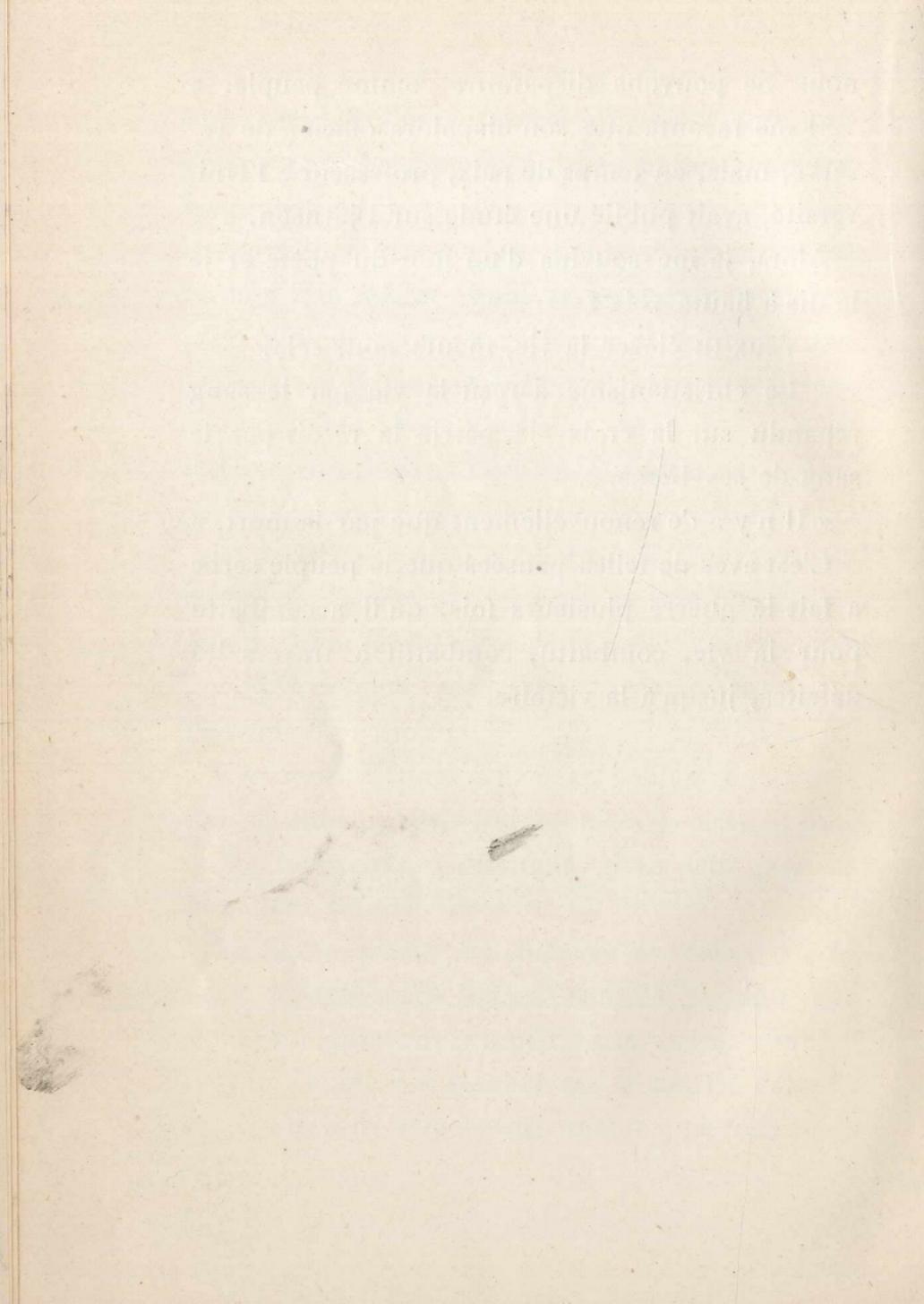
Alors, je me souvins d'un mot du poète et je le dis à haute voix :

« Veux-tu élever la vie, meurs pour cela.

« Le christianisme a reçu la vie par le sang répandu sur la croix, la patrie la reçoit par le sang de ses héros.

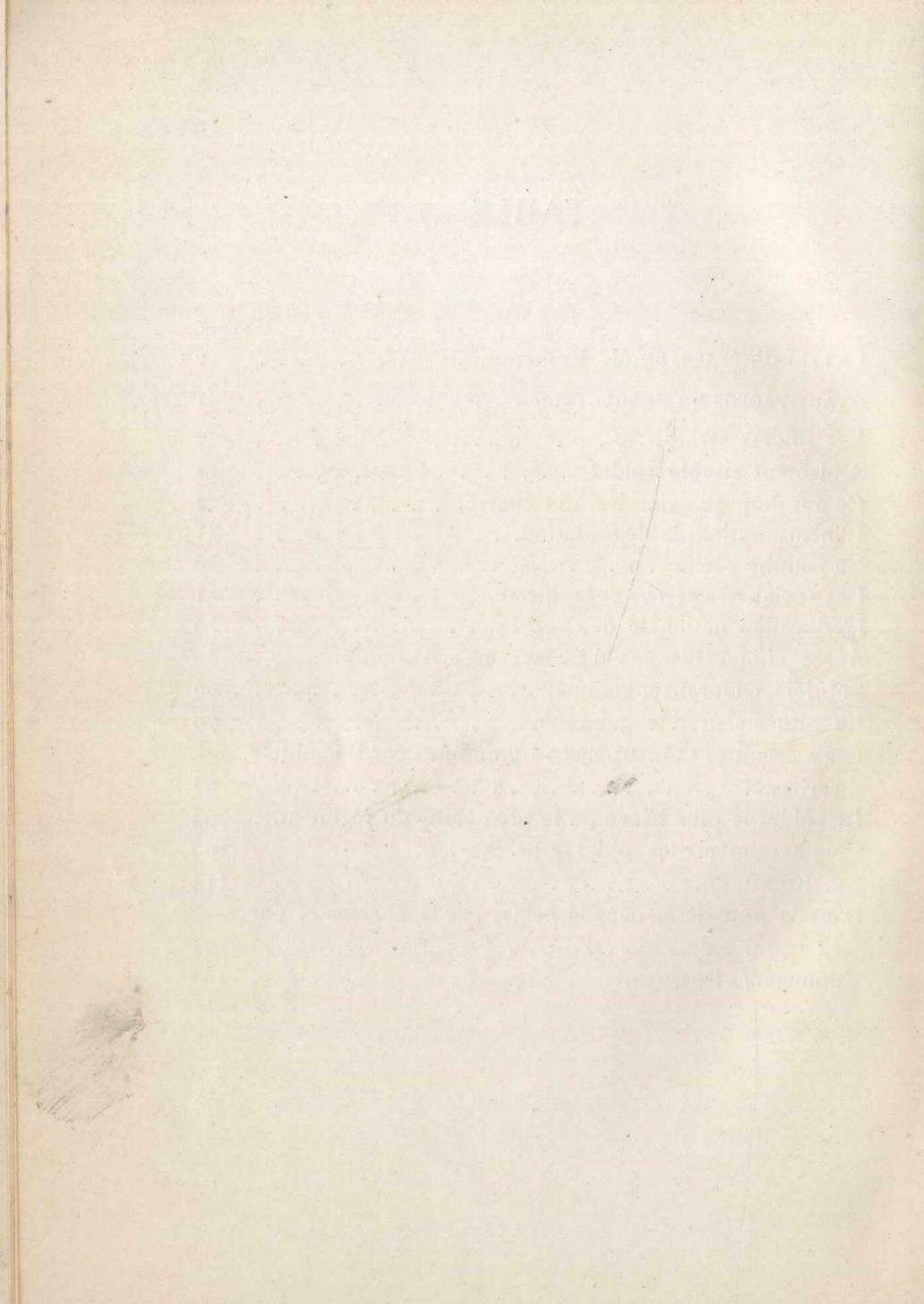
« Il n'y a de renouvellement que par la mort. »

C'est avec de telles pensées que le peuple serbe a fait la guerre plusieurs fois, qu'il a combattu pour la vie, combattu, combattu à travers les défaites, jusqu'à la victoire.



TABLE

	Pages.
LETTRE-PRÉFACE DE M. VESNITCH.	v
AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR	I
Les soldats serbes.	7
Seulement simple soldat.	11
Ce qui donne la victoire à la guerre.	22
L'incorporation, la dégradation.	31
La pomme serbe.	36
Les socialistes serbes et la guerre.	41
L'éducation nationale des Serbes.	50
Après cinq cents ans d'esclavage et d'attente.	59
Sobriété, endurance, volonté.	70
La future « grande guerre ».	79
Les « cruautés monstrueuses » commises par les soldats serbes.	93
Le soldat le plus brave ou le plus lâche du régiment.	99
Comment meurt un soldat serbe.	109
Le Komitadji.	114
Dans la poussière, dans la neige, par la chaleur et par le froid.	121
Koumanovo-Kossovo.	132



~~~~~  
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C<sup>ie</sup>. — MESNIL (EURE).  
~~~~~